

THÉÂTRE



Gilbert en scène : le comédien Yves Hunsstad

Lettre de Belgique

ROBERT LÉVESQUE

BRUXELLES — Le pied sur la crotte du chien, Gilbert, l'espion discret, celui qui fait bande à part tout seul, préfère s'es-suyer, sans que rien n'y paraisse, plutôt que de maudire, ou courir après le chiot. Gilbert est comme ça.

Le comédien belge Yves Huns-tad joue depuis plus d'un an, à tra-vers la Belgique et l'Europe, un spectacle qu'il a écrit et intitulé *Gilbert sur scène*, performance solo qui a reçu, entre autres récom-penses, le Grand Prix des variétés de la presse du spectacle.

Dans ce Gilbert, version belge de la difficulté d'être, personnage qui enfle l'anonymat comme une cu-lotte, qui vit seul, qui ne veut pas déranger et qui s'arrange de tout, d'un poulet qu'il friçote le soir après le boulot, d'une bouffée d'air attrapée sous les étoiles, mais que la mort hante, que le goût de s'as-seoir sur le frigo pour pondre un oeuf prend « pour rire », qui n'ose pas regarder une fille droit dans les yeux et s'étonne qu'avec les hom-mes et les femmes, ça tourne carré; dans ce Gilbert incertain, triste, drôle, seul, généreux, sans patrie vraiment, et dont (surtout) l'accent belge éclate en scène, des Wallons et des Belges se reconnais-sent de plus en plus.

Dans les rues, sur les banquettes des bistros, dans les tramways de Bruxelles, l'accent belge, ou les accents belges, plutôt, vont à l'oreille immédiatement. Faits de courbes accélérées, de pauses allongées, descendant, parfois glissant puis coupant, ces accents, écartés entre le wallon et les dialectes romans, avec toutes les couleurs des ré-gions et même des quartiers, farcis de pratique du néerlandais ou de l'anglais, matins d'allemand ou du parisien pas si loin, cet accent mul-tiple est l'un des plus chantants d'Europe. Mais, au théâtre, comme au Québec d'avant *Les Belles-Sœurs*, cette richesse sonore est ignorée, peut-être exclue, en tout cas laissée en coulisse avec la vraie vie.

Un comédien francophone belge n'a pas d'accent au théâtre. Le français qu'on y parle, côté wallon, est strictement international, ou désincarné, à l'image de cette agglomération (on dit « l'aggllo ») de Bruxelles qui, depuis le défonce-ment urbain des années 60 (on a éventré la cité), est devenue l'une des villes les plus problématiques et hétéroclites d'Europe. À ces autoroutes (il y a la petite et la grande ceinture) se superpose une architecture de la fonction publi-que qui a l'art d'accumuler les strates d'organigrammes et de struc-tures comme si quelqu'un avait juré, quelque part, agenouillé de- vant le *Manneken Pis*, que de l'abondance des bureaux et des ju-ridictions coulerait la clarté adminis-trative et politique.

Et c'est pourquoi le Gilbert d'Y-ves Hunsstad est important. Il vient, dans cette forêt urbaine politico-linguistico-culturelle où les « com-munautés » (on a inventé la notion de « bi-communautaire » lorsqu'on ne peut pas trancher entre les ju-ridictions, wallone ou flamande) se rapprochent pour mieux se concu-rer, lancer un cri de survie. Mais ce n'est pas Yves Hunsstad le comédien qui ose, pour cela, avan-

cer son propre accent sur scène comme on baisse sa culotte devant la bête (comme tout acteur belge, sa diction est corrigée), c'est subtile-ment par le détour ou le prétexte de ce personnage-synthèse que le belge tel qu'on le parle se donne (par ce subterfuge) droit de scène en son pays.

Cette brisure, au théâtre, d'un comportement linguistique jusque là normalisé et généralisé par une classe dominante, telle que Michel Tremblay en a provoqué ici en 1968, s'accompagne en Belgique, avec ce « Gilbert » qui remporte un évident triomphe (la reprise actuelle au théâtre de l'Atelier Sainte-Anne, rue des Tanneurs, dans le quartier des Marolles, affiche complet), d'une espèce de déblocage politico-social qui ressemble également à ce que Yvon Deschamps a fait ici en 1969 dans sa première manière, celle des « unions qu'ossa donne » et de son personnage d'aliéné heureux qui a servi d'exutoire ou de cathar-sis à l'une des caractéristiques les plus profondes du colonisé québé-cois.

La québecitude est devenue, alors, une matière culturelle tangi-ble, une force de création, plutôt qu'une force en couveuse, gardée intime ou bien occultée. Alors, re-tour de Belgique, avec en tête cet effort remarquable de portraitiste social fait par Yves Hunsstad, je me demande si, là-bas, la belgitude, dans ce pays si difficilement coïncé au centre de plusieurs influences, ce pays des *zinneke*, ce mot popu-laire dont se servent les Belges et qui veut dire « petit chien bâtard », pour imaginer ce caractère de sangs mêlés qui est le lot des Belges, dans ces rues où deux garçons sur trois ressemblent à Tintin mais dont on sent que c'est Milou, finalement, le type achevé du mortier bâtard belge, y aurait-il, donc, s'élaborant à petits pas, à petits mots, une belgitude en gestation, ou, du moins, l'audace nouvelle d'en définir une ?

Gilbert, qui achète son poulet fadé dans une « grande surface », qui soliloque au bistro, qui fait son creux dans la solitude, qui se sent réveillé en pleine nuit, c'est un frère du personnage de Deschamps qui se livrait naïvement et sans agressivité à la lumière d'un jour ainsi créé pour lui, se révélant tran- quillement tel qu'en lui-même sa vie, et le fait de la dire, le chan-geait. Comme chez Deschamps, Hunsstad crée un personnage qu'il investit de toute la charge sourde d'un peuple anonyme.

Il faut faire attention aux com-paraisons : ici, parler de Tremblay et Deschamps, quant à la manière d'être belge, peut fausser les per- ceptions. Hunsstad ne réagit pas de la même façon aux mêmes com- portements ou situations. La Bel-gique n'a pas ce rapport que le Qué- bec a toujours eu avec le nationa- lisme et l'histoire d'une conquête jamais assumée. Hunsstad et son personnage sont plus ouverts, moins blessés que Tremblay et son monde d'échec, que Deschamps et sa classe de soumission, et l'univer- salisme du Gilbert des rues d'Ixel- les ou du Béguinage ressort peut-être plus directement que la plu- part des tentatives théâtrales qué- bécoises de derrière les cuisines. Mais il y a des émotions, des prises de parole et des désirs de survie, et des réactions de spectateurs que

Suite à la page C-4

TÉLÉVISION

La mini-série *Laurier*: rien de trop beau pour la classe politique

PAUL CAUCHON

DIMANCHE le 4 janvier pro- chain les téléspectateurs se- ront témoins d'un événement rare : le début d'une mini-série de sept heures 30 qui défie allègre- ment toutes les compressions bud- gétaires imposées à Radio-Canada, et qui fait un pied de nez à tous les défenseurs du privé.

Car la société d'État, en ce 50e anniversaire de sa création, a sorti de ses placards ses plus belles cri- molines et a promené ses camé- rames à travers le monde pour produire, toute seule comme une grande, la plus ambitieuse et la plus coûteuse (\$ 7 millions) mini-sé- rie de son histoire, *Laurier*, qui met en vedette Albert Millaire dans le rôle-titre. Une série produite avec le réseau fédéral anglais, tout comme la série *Empire* il y a quel- que années.

Et comme l'Empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais, Radio-Canada affirme ainsi sa mission pé- dagogique et son amour du faste. Car quel producteur privé aurait osé produire une biographie de cet homme politique canadien qui fut, s'il faut en croire la mémoire col- lective, un « héros » et un « mythe » national pour les Canadiens-fran- çais ?

L'idée d'abord germé dans la tête d'André Dubois, cet ex-Cy- nique qui, entre l'écriture des *Bye Bye*, du *Tac au Tac* et autres *Agent fait le bonheur*, s'est souvent tout à coup qu'il possédait une maîtrise en sciences politiques, et qu'on lui avait proposé un poste de diplo- mate en 1975 après qu'il ait réussi un concours du ministère des Affai- res extérieures !

André Dubois gardait depuis longtemps l'impression que l'é- poque de Laurier (le tournant du siècle) pourrait être la base d'une série intéressante. « L'idée m'est venue plus précisément autour des années 80, alors que le Québec, di- visé par le référendum, vivait une période d'intense polarisation, ex- plique-t-il. On avait alors tendance à oublier qu'on avait déjà vécu des choses semblables dans le passé. Que, par exemple, l'état des rela- tions entre les francophones et les anglophones canadiens avait tou- jours été très complexe ».

Malgré que le chanoine Lionel Groulx ait déjà écrit que « notre maître (c'est) le passé », la plupart



Monique Miller et Albert Millaire dans les rôles de Zoé et de Sir Wilfrid, dans la série *Laurier*.

des Canadiens d'aujourd'hui ne connaissent Wilfrid Laurier que parce qu'il apparaît sur les billets de \$ 5, ou parce qu'il a donné son nom à une rue de Montréal.

Pourtant, Laurier fut en son temps un symbole très fort : ce chef du parti Libéral, natif de St-Lin, orateur prestigieux, homme de charisme, fut le premier Canadien-français élu premier ministre du Canada. « Il a toujours préconisé un partage égal entre les deux na- tions canadiennes, explique le réa- lisateur Louis-George Carrier. Et sa grande philosophie était le libé- ralisme et la séparation entre la re- ligion et la politique, ce qui n'était pas évident, à l'époque, dans le con- texte québécois. De plus il a fait énormément pour l'ouverture du Canada au monde ».

« Même en Angleterre, ajoute André Dubois, Laurier s'était im- posé comme un individu capable d'articuler les problèmes de son époque. Le colonialisme anglais était alors à son apogée. Et Laurier est allé souvent à Londres, provo- quant des prises de conscience im- portantes dans la vision impéria- liste de l'Angleterre. Certains de ses gestes ont mené plus tard à l'in- dépendance du Canada ».

Pour nous, l'aspect le plus spec- tacle de la politique de Laurier demeure sûrement sa position

sur... le libre-échange. Laurier préconisait en effet une diminution graduelle des tarifs douaniers en- tre le Canada et les USA. Certains éléments du parti Libéral préconi- saient d'ailleurs le libre-échange dès la fin du XIXe siècle, mais se- lon André Dubois « cela a été mis de côté lorsque se sont accentués les échanges à l'intérieur de l'em- pire britannique ». En 1910, un ac- cord provisoire avait même été conclu entre les deux gouverne- ments, mais Laurier avait perdu des élections sur ce thème contro- versé.

Laurier présente donc en quatre épisodes (une diffusion en rafale durant quatre soirs, du 4 au 7 jan- vier) toutes les étapes de la car- rière de Sir Wilfrid. On a également voulu mettre l'accent sur sa vie pri- vée, sur son mariage avec Zoé La- fontaine (jouée par Monique Mil- ler), mais aussi sur sa liaison avec Émilie Lavergne (qu'interprète Louise Marleau), femme distin- guée et intelligente avec qui il en- tretint une correspondance amou- reuse une bonne partie de sa vie.

Au visionnement du premier épi- sode, on peut constater que la re- constitution historique est rien de moins que somptueuse. Dans cet épisode, par exemple, la maison du docteur Gauthier et de Zoé, future femme de Laurier, est tellement

magnifique que j'ai demandé à Louis-George Carrier où ils avaient déniché une telle demeure pour tourner. « Mais ce ne sont que des décors de studio ! », a-t-il expliqué.

Pour la production de la série, Radio-Canada a sorti son artillerie lourde. « Une telle série rehausse le moral des troupes », admet André Dubois. On le comprend, car pour Radio-Canada, *Laurier* sert de spectaculaire « machine à statisti- ques » : un budget de \$ 7 millions, 125 jours de tournage étalés sur onze mois dans 90 endroits diffé- rents au Canada et en Europe, 40 intérieurs reconstitués en studio, 300 comédiens, 2.000 figurants, 3.000 costumes.

En plus de ses promotions habi- tuelles, la société d'État a même publié un journal grand format de 12 pages, distribué dans différents lieux publics, qui présente les arti- stes de la production et le synopsis des émissions. De son côté, l'histo- rien-conseil de l'émission, Réal Bé- langer, vient de publier aux Pres- ses de l'Université Laval une bio- graphie de Laurier, *Quand la poli- tique devient passion*, histoire de bien profiter des retombées éven- tuelles de la série.

Pour le tournage, tous les ser- vices techniques de Radio-Canada

Suite à la page C-4

DE GAULLE

La passion de l'indépendance

DENIS MONIÈRE

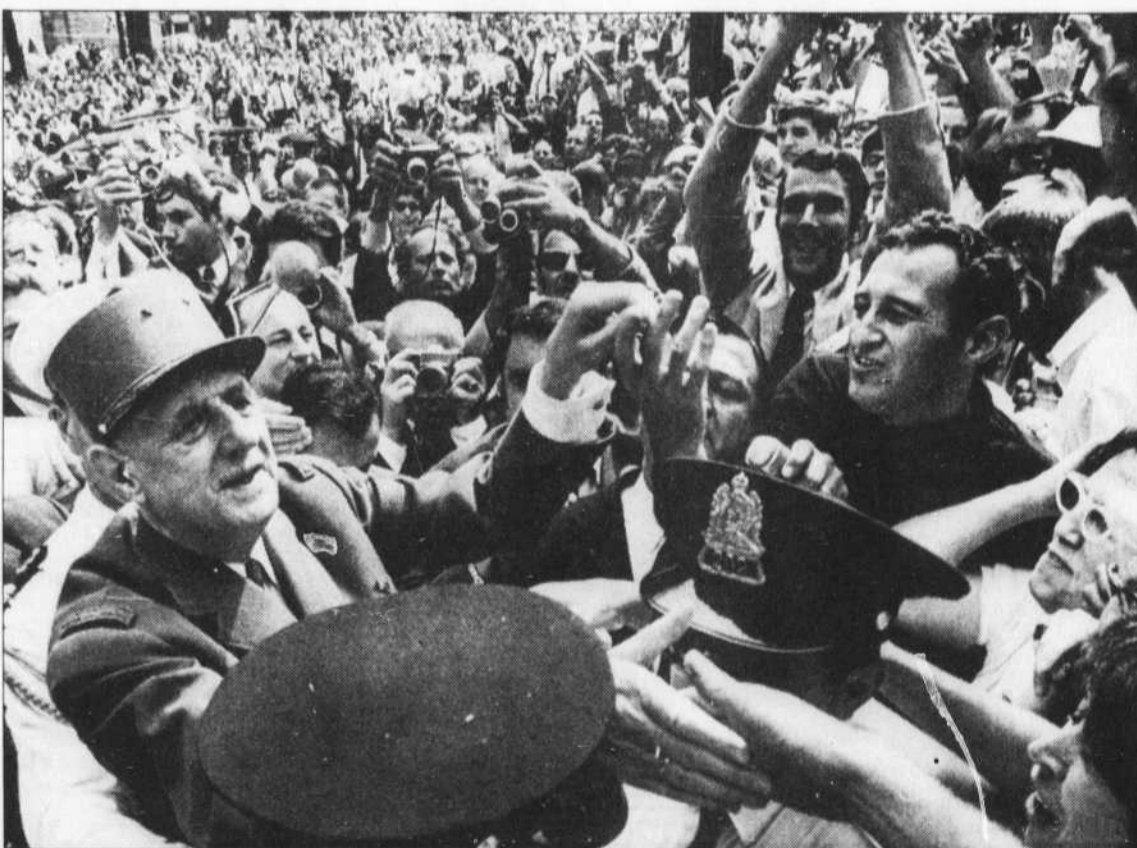
★ Jean Lacouture, *De Gaulle*, tome 3 : *Le Souverain*, Paris, Seuil, 1986, 866 pages.

« L'indépendance est un état d'esprit » (p. 328).

JEAN LACOUTURE, dans son oeuvre monumentale et proba- blement indépassable, suit à la trace cette passion d'indépen- dance qui a motivé et guidé le pro- digieux destin politique du général de Gaulle. Tel est le leitmotiv de la pensée gaullienne et le fil conduc- teur du tome 3 de la biographie de Charles de Gaulle.

L'auteur, au lieu de nous entraî- ner dans le dédale chronologique de la vie d'un chef d'État, a préféré suivre un cheminement thémati- que, nous donnant ainsi une meil- leure vue d'ensemble de l'homme et de son oeuvre. Sa vision est à la fois analytique et subjective car Lacouture a suivi, à titre de journa- liste au *Monde*, les événements de cette époque marquée par la guerre d'Algérie, la crise des mis- siles de Cuba, la guerre du Viêt- nam, la révolution de mai 1968, etc. Ce contact direct avec les événe- ments donne une rare profondeur au récit. Il réussit tout particuliè- rement à nous montrer la grandeur de l'homme sans passer sous si- lence ses faiblesses ou certains traits de caractère désagréables. L'homme De Gaulle n'est pas écrasé par son personnage, ce qui est rare dans l'art de la biographie politique. Lacouture a donc élevé un monument biographique à la hauteur de son immense sujet.

Aucune variable ne peut, à elle seule, expliquer comment se fabri- que l'histoire, tant les condition- nements et les circonstances s'en- chevêtrent de façon inextricable. Mais, pour Lacouture, il y a un fac- teur qui a pesé plus lourdement que les autres sur les comportements politiques de Charles de Gaulle et qui explique les péripéties de son règne élyséen : la durée. « Le projet gaullien est une course contre la



montre » (p. 556). L'homme qui prend le pouvoir, en 1958, est âgé et il le sait. Pour réaliser son dessein, il ne pouvait attendre les circons- tances favorables; il devait forcer les événements et, pour cela, faire des coups d'éclat.

De la France libre au Québec libre, la pensée politique et straté- gique du général de Gaulle est mo- tivée par un grand dessein : la re- conquête de l'indépendance nation- nale. Lacouture définit le gaullisme comme une pédagogie de la renaiss- ance et de l'indépendance nation- nales. Résister aux grandes puis- sances, combattre les hégémonis- mes, dissoudre les blocs, garantir l'autonomie de décision de l'État français sont les constantes de la pensée gaullienne. Cette obsession de l'indépendance explique aussi certaines décisions controversées du général lors de la guerre d'Al-

gérie, vis-à-vis la construction de l'Europe ou encore à l'endroit des deux Grands et à l'égard de la force de frappe nucléaire française.

Revenu au pouvoir à l'occasion de la crise algérienne, le fondateur de la Ve République chemina, gra- duellement au risque de sa vie, vers la reconnaissance de l'indé- pendance algérienne. De Gaulle fit entrer la France dans la civilisa- tion moderne en la libérant de ses entraves coloniales. Depuis le dis- cours de Brazzaville en 1944, il était partisan de la décolonisation; il ré- cusait la sujétion autant pour les peuples africains que pour le peu- ple français. Il fut, à cet égard, l'in- venteur de la formule de souverai- neté-association qui servit de transition vers l'accession à l'indé- pendance pour de nombreux pays africains.

Il a su entendre « le chant pro-

fond des nationalismes » des autres et c'est, pour ainsi dire, au nom de l'indépendance et de la grandeur de la France qu'il favorisa l'indépen- dance des colonies africaines. De Gaulle voulait que la France soit en tout point exemplaire pour qu'elle retrouve son influence dans le con- cert des États modernes. Il se de- vait donc de lever l'hypothèque al- gérienne, cette tare infamante, pour embrasser le destin mondial qu'il ambitionnait pour la France. L'indépendance algérienne fut ainsi une libération pour la France qui put, dès lors, se redéployer sur l'échiquier mondial afin de rééqui- librer le rapport de forces entre les superpuissances.

Cette mission s'inspirait d'une conception égalitaire des rapports entre les peuples. À la polarité

Suite à la page C-3

LE DEVOIR CULTUREL

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

PASTICHE

Natalie Carter et Bertrand du Breuil, **Grandes plumes**, Stock, 138 pages. Ces imitations parodiques de Cavanna, Ionesco, Sagan, Robbe-Grillet, Bazin, Duras, Modiano, Sollers, B.-H.L., Tournier, Le Clézio, Yourcenar, et plusieurs autres, nous laissent songeur par leur réussite. On se demande, en effet, si l'écrivain contemporain ne finit pas par être prisonnier de son propre style...

LITTÉRATURE

Torgny Lindgren, **Bethsabée**, traduit du Suédois par Marc de Gouvenain et Lena Grumbach, Actes sud, 344 pages. Après *Le Chemin du serpent*, qui l'avait révélé au public français, Lindgren renoue dans le drame inspiré de la Bible, avec *Bethsabée*. Ce roman, qui vient de remporter le prix Fémina étranger, est un récit poignant sur l'amour, la mort, la sensualité, le couple, les interdits et le pouvoir.

Régis Debray, **Éloges**, Gallimard, 188 pages. L'auteur de la *Critique de la raison pratique* fait des études d'œuvres célèbres, sous l'angle des déliés de l'émotion et de l'événement, en mettant toujours l'accent sur le regard et l'image.

G. Brulotte, M. LaRue, M. Monette et S. Weil, **Plages**, Québec/Amérique, 130 pages. Quatre nouvelles, quatre variations sur un thème, la plage, par quatre jeunes écrivains lauréats de prix littéraires, dont trois vivent à l'extérieur du Québec. Un livre de voyage, de soleil et de rêve.

PHILOSOPHIE

Martin Heidegger, **Être et temps**, traduction de François Vezin, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 596 pages. La parution de *Sein und Zeit*, en 1927, a complètement bouleversé la philosophie. Or, ce texte capital n'avait pas encore été traduit intégralement en français, sauf en édition pirate limitée (traduction d'Emmanuel Martineau). On a maintenant remédié à la situation. François Vezin a fait une traduction difficile (beaucoup plus que celle de Martineau), mais sans concession et plus près du travail d'Heidegger sur le langage.

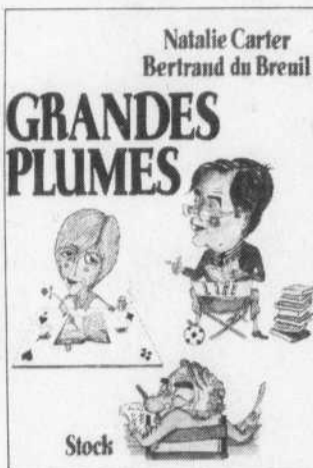
ESSAI

Simon Bolivar, Cahier de L'Herne, collectif dirigé par Laurence Tacou, 490 pages. Les Cahiers de L'Herne sont de véritables sombres des textes les plus importants sur des auteurs, des peintres ou des personnalités marquantes de l'histoire. Ce dernier Cahier analyse les mythes boliviens. Les textes, souvent contradictoires, mettent en lumière l'actualité du Libérateur. Un débat critique sur la philosophie de l'histoire et sur les idéologies du pouvoir.

Françoise Planiol, **La Coupole**, 60 ans de Montparnasse, Denoël, 232 pages. La Coupole, fondée le 20 décembre 1927, est le plus vaste restaurant de France. C'est, également, le ventre et le centre de Paris. Des surréalistes à Lawrence Durrell, de Hemingway à Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, toutes les célébrités s'y sont mises à table et y ont fait étalage de leurs bonnes manières. Ainsi, on va à la Coupole pour voir des personnalités, plus que pour manger...

POÉSIE

Octavio Paz, **Le Feu de chaque jour**, Gallimard, édition bilingue, poèmes, 130 pages. Parus en 1976 à Mexico, ces poèmes sont un double retour au Mexique et à l'acte des paroles. Paz, fidèle à lui-même, lutte toujours contre la puissance de l'argent et tout ce qui fige la vie et la sensibilité.



Peter Handke et son traducteur

LETTRES ALLEMANDES

DIANE-MONIQUE DAVIAU

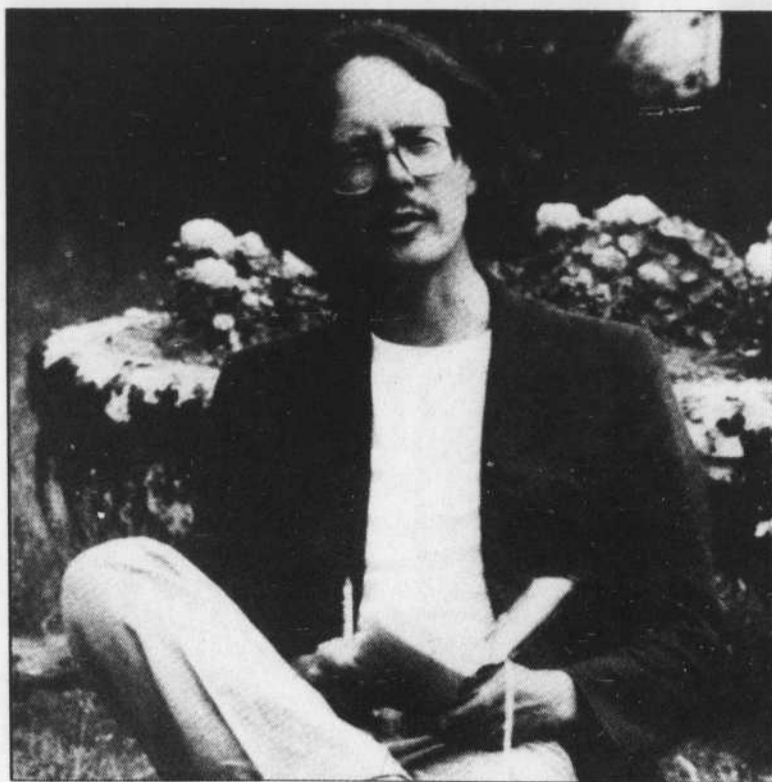
★ Peter Handke, **Le Chinois de la douleur**, roman traduit de l'allemand par Georges-Arthur Goldschmidt, Gallimard, 1986, 161 pages.

★ Georges-Arthur Goldschmidt, **Un jardin en Allemagne**, récit, Seuil, 1986, 153 pages.

POUR LES COURAGEUX, voici deux livres arides écrits par des auteurs très étroitement liés : le plus récent « roman » de Handke, traduit par Georges-Arthur Goldschmidt, et un récit de ce même Goldschmidt, Allemand écrivant parfois en français, parfois en allemand, qui a traduit la plupart des livres de Handke en français et dont l'un des ouvrages rédigés en français a été traduit en allemand par Handke lui-même. Difficile à suivre ? Les livres dont il est question aujourd'hui le sont bien davantage !

D'abord, *Le Chinois de la douleur*, livre fort complexe dont l'intrigue est constituée d'une série d'événements disparates : un philologue classique, Andreas Loser, enseignant dans un lycée de Salzbourg et archéologue amateur, spécialiste du dégagement des seuils des maisons antiques, qui ne sait pas lui-même s'il est en congé ou mis en disponibilité, ni comment il se fait qu'il vit présentement séparé de sa femme et de ses enfants, traverse la ville pour se rendre à une partie de tarots. En chemin, il surprend l'ennemi, occupé à peindre des croix gammées sur les arbres, et lui jette une pierre. Le coup est fatal. L'ennemi étant liquidé, la partie de cartes a lieu comme prévu, enveloppée d'un long exposé sur la signification du Seuil dans plusieurs domaines et particulièrement en religion. Cela se passe pendant la Semaine sainte.

Le dimanche de Pâques, Loser franchit le seuil d'un hôtel avec une belle inconnue grâce à laquelle il connaîtra une résurrection. C'est cette « beauté pensive », à qui le narrateur n'aura adressé que quelques mots en partant, qui le qualifiera de « Chinois de la douleur ». Après cette



Peter Handke

rencontre, Loser se rendra en Italie visiter le lieu de naissance de Virgile dont la lecture « illumine le monde » et en Sardaigne où les enfants du narrateur ont été conçus. De retour à Salzbourg, Loser retournera à la cécité et reprendra contact avec sa famille. Il choisira son fils comme « témoin » de son histoire mais, avant de la lui raconter, il dormira « une nuit, un jour et une nuit encore ». Pendant ce long sommeil, il aura un rêve : « Le narrateur, c'est le seuil. Pour cela il faut qu'il s'arrête et se reprenne ».

Le lecteur de *Le Chinois de la douleur* est, pour sa part, obligé de s'arrêter souvent et de se reprendre s'il ne veut pas perdre le fil. Depuis *Le Retour*, l'écriture de Handke devient de plus en plus mythique. Mais ce n'est pas là que réside la vraie difficulté. Son texte ne serait pas si aride si l'on avait vraiment l'impression que Handke, dans sa quête du beau et de l'éternel, n'exclut pas le quotidien qui ne peut être illuminé, comme l'affirme Loser, que par ce qui traverse le temps.

Mais on a, au contraire, le senti-

ment de lire ici un traité, une espèce de tract religieux développé à partir de quelques considérations à savoir philosophique dont l'auteur tente de prouver la justesse en forçant les événements quotidiens à s'adapter à son « argumentation », laquelle n'a justement rien d'une réflexion sur les événements plutôt parachutés dans le traité pour exemplifier ce qui ressemble à des opinions préconçues flottant dans le vide. Tout semble trop facilement, trop rapidement harmonisé. On a constamment l'impression d'assister au « miracle de Pâques » : aucune résistance de la part de la réalité, qui se plie à toutes les exigences du narrateur. Rien n'a d'antécédents, rien n'a de suites : Loser fait l'amour avec une inconnue sans qu'un seul mot ait été échangé entre eux, ou tue un homme et poursuit son chemin comme si de rien n'était. La scène d'amour et celle du meurtre, comme bien d'autres événements pseudo-quotidiens de ce « roman », ne sont apparemment que des allégories : Loser tue son ombre et enlace son idéal de beauté.

Le monde, au lieu d'être illuminé par les réflexions du narrateur, par

les vers de Virgile, est peu à peu éliminé et finit par ne refléter que les affirmations abstraites de Loser/Handke. Sans incarnation, sans enracinement, les êtres et les choses, au lieu de l'union mythique visée et supposément atteinte, ne se rejoignent que dans un pathos vide qui, malgré la profondeur de certaines réflexions et l'élégance du style, sonne malheureusement faux.

Le récit de Georges-Arthur Goldschmidt, *Un jardin en Allemagne*, n'est guère plus convaincant et guère plus excitant. Goldschmidt est né en 1928 à Hambourg et a émigré en France en 1939. Ce qu'il nous livre ici se veut le « récit d'une enfance allemande ». Disons qu'à part la statue de Bismarck et une *Bockwurst*, le récit ne présente rien qui puisse faire penser que l'histoire se passe en Allemagne plutôt qu'ailleurs. Les citations en allemand, toutes suivies d'une traduction française, ne contribuent pas davantage à créer une ambiance qui soit spécifiquement allemande. L'enfance décrite dans ce livre n'est que l'enfance d'un garçon terriblement perturbé par ce qu'il a surpris un jour, l'image de sa mère entrevue dans son intimité, un garçon dont les rêveries solitaires se transformeront en fantasmes de plus en plus violents, envahissants, obsessions qui grandiront au même rythme que le sentiment de culpabilité les accompagnant. On ne voit vraiment pas ce que le fait d'avoir vécu ces fantasmes dans un pays plutôt qu'un autre change à toute cette histoire.

De plus, on a peine à croire à l'intensité des émotions que le style de l'auteur tente par tous les moyens de suggérer. Deux éléments majeurs contribuent à maintenir le lecteur hors de l'adhésion souhaitée : d'abord, la répétition incessante des mêmes qualificatifs pour décrire aussi bien une baignoire qu'une peur immense. Ici, tout est oblique, cubique, arrondi, horizontal, arc-bouté, oblong, vertical, par tranches ou par saccades. Ensuite, les actions et les sentiments sont constamment niés pendant qu'ils sont décrits : l'enfant rit mais ne rit pas, le marche mais en même temps il ne marche pas, tout est détaché de lui, au-dessus ou en dessous, à côté, à l'intérieur ou à l'extérieur de l'action ou du sentiment. Un récit froid, sec, qui, malgré les « drames » étalés, n'arrive pas à émouvoir.

LA LANGUE AU CHAT

MARC MORIN

Chers épouvantails (5)

La générosité en plus

LE BEAU cadeau de Noël que nos anglophones ont reçu de Robert Bourassa, un an après l'avoir eux-mêmes déposé dans notre chaussette trouée ! « Ho ! ho ! ho ! », riait malicieusement *Santa Claus* en 1985. « Euh ! euh ! euh ! », soupire cette année le ministre de la Santé et des Affaires sociales, forcé par son boss de jouer la Mère Noël généreuse avec l'argent de cette majorité masochistement silencieuse. « For he's a jolly good fellow », a-t-on dû chanter en chœur et avec un brin d'ironie, dans la république du *West-Island*, ce *Christmas* au matin.

Le régime a donc adopté, à lui tout seul, le projet de loi assurant aux « anglophones » des services sanitaires et sociaux dans « leur langue ». Je mets sciemment ces « anglophones » et « leur langue » entre guillemets puisque rien ne nous assure que cette générosité à nos frais soit réservée aux véritables anglophones (Québécois de souches anglaise, écossaise, irlandaise et galloise). Si l'on éprouvait, dans un an, le pervers besoin d'examiner la clientèle des établissements visés par la loi 109, « *my little finger* » me dit que, dans la rue à des portillons de la santé et du bien-être social, on dénombrait autant, sinon plus, d'Italiens, Grecs, Chinois, Polonais, de citoyens de langue maternelle *yidish*, arabe ou créole, que de véritables anglophones.

Dans une étude prospective menée pour le Conseil de la langue française, l'Institut Gamma prédit que les Québécois devront choisir entre réaliser des profits en anglais ou être pauvres en français. Il semble que le régime ait déjà fait son lit là-dessus et que l'érosion des organismes protecteurs de la langue, écartée pour le moment du menu législatif, ne soit que partie remise : ce ne sera, en somme, que quelques plumes de plus à ce qui évoque davantage le grabat du mourant que le moelleux lit conjugal.

Selon un sondage mené en novembre et dont les résultats ont été publiés au début de ce mois, plus de 87 pour cent des Montréalais francophones souhaitent qu'on preserve ou même qu'on rende plus sévère la charte de la langue française, et trois Québécois sur quatre sont favorables à ce que la français demeure leur seule langue officielle. Qui faut-il croire : le peuple, qui s'exprime par pétitions, sondages, manifestations ; qui, parfois confusément mais toujours viscéralement, éprouve l'urgent besoin de défendre ce qui fait sa spécificité nationale ? Ou ces politiciens, dont un autre sondage, réalisé à Toronto, nous dit que seulement 42 pour cent des citoyens de la fédération (31 pour cent chez les jeunes de 18 à 29 ans) les jugent « honnêtes et sincères » ?

Nous étions déjà outrageusement généreux avec cette minorité anglophone qui ne nous a pourtant jamais fait d'autre cadeau (?) que de porter au pouvoir une équipe de tantes et d'oncles Tom. Essayez seulement d'acheter en français un timbre-poste à Toronto, de faire des études universitaires exclusivement en français à Sudbury, ou d'être servi dans votre langue « officielle » entre Fredericton et Ottawa, les deux seules capitales « bilingues » de ce drôle de pays. « Qui donne aux pauvres prête à Dieu », dit l'adage. Mais quand on donne si généreusement aux riches, à qui prête-t-on... sinon à ridicule.

(La semaine prochaine : ... et le paradis (linguistique) à la fin de vos jours !)

LES ESSAIS

JEAN CHAPDELAIN GAGNON

★ Jean-Pierre Guay, **Journal II**, Août 1985-Avril 1986, Montréal, CLF, 1986, 352 pages.

LUNDI 15 décembre, 21 h. On me remet à l'instant le tome II du *Journal* de Jean-Pierre Guay. Premières réactions : comment peut-on publier une brique pareille et pourquoi me demander à moi d'en faire le compte rendu ? 350 pages, près de 30 lignes la page : l'équivalent de deux ou même trois « gros » romans québécois. Je feuillette rapidement l'ouvrage. Que de fois me saute aux yeux le sigle de l'Union des écrivains québécois dont, il est vrai, Jean-Pierre Guay a été le président.

L'éditeur a cru bon joindre à son envoi un communiqué de presse, pour annoncer qu'il y aura un troisième tome, et un feuillet noir d'extraits critiques où je peux lire cette perle : « Jean-Pierre Guay s'engage sur la voie d'une écriture essentielle qui, selon ses vœux, le conduira peut-être jusqu'au silence. » (Céline Babin, *Nuit blanche*.) De qui se moque-t-on ? Du silence, Guay me semble bien loin à l'heure qu'il est.

Je ne suis pas au bout de mes peines. Sur la couverture, ce sous-titre : *Journal 1985-Avril 1986*. Quand donc l'auteur aura-t-il trouvé le temps de réviser son manuscrit, de se relire même ? À peine avait-il complété cette tranche de son *Journal* qu'elle était déjà sous presse. Sans compter qu'à ce rythme-là, il nous aura bientôt tous ensevelis — nous, les « non-Québécois » du « non-Québec » — sous une avalanche de papier. Et quelle idée d'ailleurs de publier surtout aujourd'hui, un journal. Qui daignera même le consulter ?

Pour me venger un peu, pour m'apaiser, je décide de répondre à l'auteur par quelques pages à la manière d'un journal.

Pour lecteur musclé

Mardi 16 décembre, 23 h. Après trois longues heures de lecture, je n'en suis qu'à la page 90. Si je sais bien compter, il me faudra au moins douze heures rien que pour lire ce bouquin. Et plusieurs heures encore pour rédiger mon article. Découragé, je prends la résolution de m'arrêter à la page 200. Mais je sais bien que, malgré tout, je me rendrai jusqu'aux derniers mots : « Non mais... » (p. 352) Et je poursuis ma lecture jusque tard dans la nuit, en dépit d'un agacement certain chaque fois que je bute sur des pronoms relatifs qui me font grincer des dents (lequel, duquel, etc.), sur des expressions comme « Moi, Mon journal », « le mien journal », ou sur des mots aigres-doux destinés à presque toutes les cliques et les « claques » littéraires (l'opéra, vous connaissez ?) ; de ce dernier détail, je ne me plaindrai pas plus qu'il ne faut...

Le malheur, c'est que Jean-Pierre Guay ne m'entretient à peu près que de ce « milieu » que je supporte, fort mal, qu'une fois l'an, à l'assemblée générale de l'UNEQ. De quoi se demander si son *Journal* pourrait intéresser un simple lecteur qui n'est pas membre de ladite association et qui ignore tout de ses guerres intestines. Mais les lecteurs, il est vrai, « des caves » (p. 23), « des cons » (p. 332).

Heureusement il y a plus, mille fois plus dans ce *Journal* : une écriture, oui, quoi que Jean-Pierre Guay veuille bien que nous en pensions. Quel souffle, quel sens du rythme, quel esprit caustique, quel admirable humour aussi. Parce qu'on rit souvent en parcourant ce gros livre très beau d'ailleurs, d'une présentation simple et soignée. Oui, Guay a du style et il manie la plume comme un stylet.

Mais il y a un hic : l'auteur se défend de faire de la littérature (p. 37) bien qu'il se rebiffe contre ceux qui le prennent pour un « non-écrivain » ou un « écrivain public » (p. 239) et si lui échappe, mi-sérieux mi-blaqueur, qu'il se tient, lui, pour un « grand » écrivain (p. 351).

Mercredi 17 décembre. Encore lu jusqu'à 1 h 30 du matin. Aujourd'hui, à n'en pas douter, toute la journée y

passera. À peine le temps d'avaler une bouchée sur le coin de la table. Je n'en reviens pas : j'adore ce livre, je le devore. Je suis littéralement fasciné, allez savoir pourquoi. L'auteur n'a pas peur des mots, même de ceux qui mordent. Et avec lui, je me « délitèrurise » un tant soit peu, à quelques réserves près. Trop facile de rejeter en bloc ce qu'on appelle littérature quand on s'y adonne avec tant de bonheur, et de se défendre d'être écrivain quand on en est un à ce point-là. On croirait entendre parfois Todorov annonçant, après combien d'autres, que la littérature est morte ; pourtant, quelques années

plus tard, le même Todorov ne livrait-il pas au public lecteur de nouvelles pages de son crû. Et quand Guay parle de littérature québécoise (ou non québécoise, comme il lui plaira), alors là, je décroche.

Jeudi 18 décembre, 12 h. La lecture du *Journal* enfin terminée. Suis heureux et triste à la fois d'en sortir. Mais voilà qu'à la toute fin, en page 346, Jean-Pierre Guay me vole mon idée : au lieu d'une critique au sens traditionnel du mot, il aurait préféré lire quelques pages du journal de M. Réginald Martel. Tant pis pour Guay comme pour moi : je « journaliserais » tout de même.

choix emballages-cadeau

accueil

LIBRAIRIE HERMÈS

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal H2V 2L4
tél.: 274-3669

Le cahier culturel du DEVOIR, une place de choix pour les amoureux de la littérature

Pour de plus amples informations sur les tarifs publicitaires et pour les réservations, contactez Jacqueline Avril 842-9645

Un bon conseil

Faites vérifier votre tension artérielle

LA FONDATION DU QUÉBEC DES MALADIES DU CŒUR

CARON LIBRAIRE

LIVRES RÉCENTS ET ANCIENS

Achat et vente

la plus grande librairie

251 Ste-Catherine E.

PANORAMA DE L'ART MODERNE

l'art des années 20

Gilles Neret

architecture sculpture graphisme peinture design photographie cinéma

Pour la première fois, le panorama artistique d'une décennie est présenté dans son ensemble et de façon comparative. Avec les années 20, en effet, l'art est multiforme et s'exprime de toutes les façons : peinture, sculpture, architecture, design, décor, graphisme, photographie, cinéma. À travers ce panorama de l'art des années 20, on voit mieux se dessiner l'image complexe de ce qui a contribué à faire le génie propre et la richesse créative de cette période.

Un livre magnifique. A lire et à relire.

Prix jusqu'au 1er janvier 1987: 125\$

Un volume de 28,5 cm x 31,5 cm, 240 pages, 300 illustrations dont 100 en couleurs, reliure pleine toile.

À paraître à l'automne 87: L'ART DES ANNÉES 30.

SEUIL

LE FEUILLETON

Le dernier Duras: figure de femme sous une soie noire

LISSETTE MORIN

★ Marguerite Duras, *Les Yeux bleus cheveux noirs*, éditions de Minuit, 152 pages.

F AUT-IL, en littérature, qu'une chambre soit ouverte ou fermée ? Deux femmes écrivains répondent cette année : oui et non, dit France Huser (*La Chambre ouverte, Le Seuil*) puisque les femmes de son roman n'ont de cesse de vouloir « s'échapper », refusent la claustration que voudrait leur imposer leur amant, tandis que l'homme, tout au contraire, s'enfoncent dans son bureau, dans l'appartement où, autour de la déesse machine à écrire, « les livres mangent peu à peu tout l'espace... »

Oui, répond Marguerite Duras, dans son dernier livre, qui ne porte pas la classique mention « roman »,



qui n'en est d'ailleurs pas un, tenant du récit autant que du scénario ou de l'ébauche d'une pièce de théâtre. « Sauf cette lumière centrale de couleur jaune, qui tombe du lustre, la chambre est sombre, ronde, on dirait close, sans fissure aucune autour du corps... »

« Il n'y a pas de chaises non plus dans cette chambre » qui donne sur la mer et la plage. Dans cette chambre, réquisitionnée à gage, pour lui tenir compagnie dans ses nuits blanches, une femme rencontrée dans un bar et que vient d'abandonner un jeune amant « aux yeux bleus cheveux noirs ». L'homme qui la paie ne veut rien savoir d'elle, de sa vie passée, ne lui demande même pas l'amour ou son simulacre. « Il dit qu'il est sûr de la vouloir ainsi, sans amour pour lui, rien que le corps. »

On a déjà compris que le cru 86 de Marguerite Duras est banal. C'est la veine ordinaire, celle de *Détruire, dit-elle*, d'Aurélia Steiner, de Vera Baxter ou *les plages de l'Atlantique*.

Rien, ici, ne rappelle, sinon par le langage, la musique heurtée des mois dérangeants ou dérangés de leur acception normale, rien ne procède de la fulgurance de *L'Amant*, de sa narration enfin personnalisée parce qu'autobiographique, ni même l'insoutenable récit, l'an dernier, de *La Douleur*. C'est donc « la Duras » telle qu'on continue de l'aimer, et même de la révéler, quand on l'a un jour découverte et acceptée, telle que la haïssent — il n'y a pas d'autre mot ! — ses adversaires irréductibles, qu'ils soient de la critique officielle ou non officielle.

Les Yeux bleus cheveux noirs ne raconte que six nuits de cohabitation pour une femme jeune, en tout point désirable, qui adore voiler son visage ou son corps d'un carré de soie noire, et qui accepte de « pleurer » (on pleure à toutes les vingt lignes dans le dernier Duras) avec un compagnon de hasard. On apprend, peu à peu, qu'ils ont été abandonnés par le même jeune étranger « cause de leur

désespoir ce soir-là au bord de la mer » quand ils se sont rencontrés.

Tenter de résumer « cet amour, celui pleuré par eux deux, qui était leur véritable fidélité à l'un l'autre, cela au-delà de leur histoire présente et de celles à venir dans leurs vies ». Pourquoi cette jeune femme a-t-elle accepté « le contrat des nuits blanches » ? Et pourquoi cet homme, encore jeune mais « qui ne fait rien », qui est « quelqu'un qui ne fait rien et dont l'état de ne rien faire occupe la totalité du temps », tient-il autant à voir dormir dans la chambre, où elle le rejoint en sortant quelquefois des bras d'un autre homme, cette compagnie nocturne ?

Il faut lire *Les Yeux bleus cheveux noirs*, non pas pour l'apprendre mais pour vivre la solitude, l'amour en allé, le goût de mourir. Pour assister à cette étrange mais obsédante aventure et faire, après tout, comme l'homme qui pleure : regarder la femme qui « dort sous la soie noire jusqu'au plein jour... »

Jacques Testart : un apprenti sorcier repent

HEINZ WEINMANN

★ Jacques Testart, *L'Oeuf transparent*, préface de Michel Serres, Flammarion, coll. « Champs », 1986, 196 pages.

LA SCIENCE finit par rattraper la science-fiction. C'est normal : la science-fiction n'est-elle pas l'horizon fantasmagorique d'une réalité que la science ne cesse de faire reculer ? Ironie du sort, le premier bébé-épiprouvette conçu par « fivete » (*fécondation in vitro* et transfert d'embryon) est né au pays d'Aldous Huxley, qui a conçu la fécondation *in vitro* dans *Le Meilleur des mondes*.

C'était en 1978. La France ne voulait pas être en reste. Amandine, le premier bébé-épiprouvette bleu-blanc-rouge, est née en 1982. Du jour au lendemain, son « père », Jacques Testart, obscur biologiste qui a fait ses armes dans le domaine du transfert d'embryon chez les vaches, est devenu une vedette et son bébé, un « bébé-spectacle ». Titre du livre de Testart qui rend compte comment une expérience scientifique se transforme en scoop médiatique (*De l'épiprouvette au bébé-spectacle*, éditions Complexe).

Deux ans après, Testart, apprenti sorcier repent, arrête la recherche dans le domaine de la « fivete », et revendique une « logique de la non-découverte ». Battage publicitaire bien orchestré visant à vendre la réédition (augmentée, il est vrai) du livre de 1984 sous le nouveau titre de *L'Oeuf transparent ? Ce père in vitro* à la puissance 200 serait-il jaloux des autres docteurs Faust français qui lui ont arraché le monopole de la procréation artificielle en fécondant 400 oeufs viables dans leurs laboratoires, simulant les conditions de l'utérus ? Inévitablement, une société obnubilée par le « progrès de la recherche » trouve suspecte qu'un chercheur qui a passé ses nuits sur ses éprouvettes fasse maintenant l'éloge de la non-recherche.

Aucun doute possible pour qui a lu ce livre passionné : son auteur est sincère. Plus, tourmenté. Il n'a pu se faire complice d'une science inconsciente des conséquences de ses découvertes. Jacques Testart cesse d'être la « taupe monomaniacque » (Einstein) qu'est le savant enfermé dans sa recherche. Dégrisé de ses succès, il fait surface pour réfléchir aux lendemains que la fécondation *in vitro* prépare à l'« humanité » (Albert Jacquard).

Mais déjà aujourd'hui, les pratiques auxquelles donne lieu la « fivete » ne laissent d'inquiéter. Banques de sperme, banques d'ovules et d'embryons, dons d'embryons, prêts d'utérus, etc., ne cessent d'élargir le fossé entre la parenté biologique et la parenté sociale. Ce qui inquiète, ce ne sont pas tant les pratiques de ces Prométhées modernes (ou postmodernes ?) que le fait qu'elles se font

dans l'a-légalité (à ne pas confondre avec l'illegalité), se mouvant dans un *no man's land* éthique qu'aucune législation n'a osé quadriller.

Le livre de Jacques Testart est un appel désespéré aux hommes de science (humaine) pour penser ensemble cette situation humaine nouvelle créée par la fécondation *in vitro*. Car il est possible aujourd'hui de faire naître un embryon congelé des dizaines, peut-être des centaines d'années après la mort de ses parents biologiques ; possible également qu'une soeur jumelle porte et allaite son autre « moitié » précédemment congelée. Où sont les philosophes, ces « penseurs patentés », prêts à jeter un soubassement éthique solide dans ces sables mouvants biologiques ? Pour nous rassurer, il faudra plus qu'une préface ludique de Michel Serres, qui joue encore avec la combinatoire leibnizienne. Dans ce vacuum éthique et épistémologique qui entoure la « fivete », saluons le livre de Jacques Dufresne (*La Reproduction humaine industrialisée*, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1986) qui, le premier au Québec, a osé réfléchir aux conséquences de la reproduction artificielle.

Dès qu'on a quitté le sentier de la procréation naturelle, il est difficile de savoir où commencent les « perversions ». Ces perversions font frémir Testart et Dufresne : la fécondation de l'ovule par l'ovule, l'auto-fécondation féminine, la grossesse masculine, et j'en passe. Dans son utopie égalitaire des sexes qu'est *L'Un est l'autre*, Elisabeth Badinter n'a pas craint de laisser miroiter la grossesse masculine comme le « matin des magiciens » où l'homme serait enfin devenu Femme. Jacques Testart avait beau mettre en garde contre les risques mortels d'une telle grossesse, le livre d'Elisabeth Badinter l'a promu « spécialiste » de la grossesse masculine. Et déjà, des hommes en mal de couvade attendent avec impatience le jour où un chirurgien zélé leur implantera l'oeuf fécondé qui leur fera grossir le ventre...

Mais peut-être plus inquiétants que ces perversions assez évidentes, sont les dangers plus sournois auxquels la « fivete » expose l'humanité. Décidément, quelle boîte de Pandore que cette fécondation *in vitro* ! Conçue hier pour donner à 10 % de couples stériles l'espoir d'une progéniture, l'« oeuf transparent » de la « fivete » produira demain l'enfant « à la carte ». En éliminant le hasard de la procréation, on choisira le sexe de l'enfant et, finalement, le clone parfait des parents. Vive l'identité !

Et l'acte vénérien, prime de plaisir pour la rencontre des sexes, ne sera plus qu'un simple « jogging pulsionnel » pour couples rétro en mal d'exercice...

La publicité qui a entouré, en 1984, le 1984 d'Orwell nous a fait oublier qu'en 1978 déjà, nous étions entrés dans *Le Meilleur des mondes*. Ce n'est pas le moindre mérite de *L'Oeuf transparent* de Jacques Testart de nous l'avoir rappelé.

Herman Hesse, peintre

(PC) — La réputation de Hermann Hesse comme écrivain n'est plus à faire, mais on sait moins qu'il possédait aussi des talents de peintre et de musicien. Il avait une quarantaine d'années quand il a découvert la peinture. Il y a pris goût et est rapidement devenu productif de sorte que dès 1920, il avait suffisamment

d'oeuvres, surtout des aquarelles, pour tenir une première exposition. Par la suite, son oeuvre artistique est restée ignorée jusqu'en 1975, alors qu'on a commencé à tenir des expositions de ses oeuvres qui ont maintenant été exposées dans une bonne demi-douzaine de pays outre la France.

LIBRAIRIE HERMÈS
1120, av. Laurier ouest, outremont, montreal • 274-3669

Venez regarder avec nous APOSTROPHES le dimanche à 14h30

Champigny

VENTE DE NOËL

<p>Attendez que je me rappelle R. Lévesque</p> <p>rég. 19.95 13.95</p>	<p>Le Québec depuis 1930 Boréal</p> <p>rég. 29.95 23.95</p>	<p>Agenda d'art 1987 Musée du Québec M. Broquet</p> <p>rég. 16.95 12.95</p>	<p>Les contes de Passe-Partout M.É.Q./Radio-Québec</p> <p>rég. 5.95 4.75</p>
<p>Les chiffres R. Paré - Courte échelle</p> <p>rég. 19.95 15.95</p>	<p>Coll. Un livre dont vous êtes le héros rég. 6.95 et 9.95</p> <p>4.99 et 7.99</p>	<p>Collection Le petit zodiaque illustré 12 titres - Hurtubise HMH</p> <p>rég. 5.95 ch: 4.75</p>	<p>Docte Rat Ludica/Boréal</p> <p>rég. 29.95 23.95</p>
<p>Le coeur découvert M. Tremblay - Leméac</p> <p>rég. 16.95 12.95</p>	<p>La passion des femmes S. Japrisot - Denoël</p> <p>rég. 21.95 16.95</p>	<p>L'oeuvre de Dieu la part du Diable J. Irving - Seuil</p> <p>rég. 22.95 17.95</p>	<p>Valet de nuit M. Host - Grasset prix Goncourt 1986</p> <p>rég. 24.95 19.95</p>
<p>Larousse du cinéma</p> <p>rég. 95.00 74.95</p>	<p>Petit Larousse en couleurs</p> <p>rég. 69.95 54.95</p>	<p>Larousse gastronomique</p> <p>rég. 105.00 84.95</p>	<p>Chronique de l'humanité - Larousse</p> <p>rég. 95.00 74.95</p>
<p>Pellan G. Lefebvre - M. Broquet</p> <p>rég. 59.95 47.95</p>	<p>Le paysage dans la peinture au Québec G. Boulizon - M. Broquet</p> <p>rég. 59.95 47.95</p>	<p>C'était l'hiver J. Provencher - Boréal</p> <p>rég. 17.50 13.95</p>	<p>Univers de la science InterÉditions</p> <p>rég. 75.00 59.95</p>
<p>L'heure de s'enivrer H. Reeves - Seuil</p> <p>rég. 19.95 15.95</p>	<p>Jean de Florette M. Pagnol Julliard</p> <p>rég. 19.95 15.95</p>	<p>L'un est l'autre E. Badinter - Jacob</p> <p>rég. 22.95 17.95</p>	<p>collection La Pléiade Gallimard</p> <p>nrf 25% de rabais</p>

Champigny

Librairie Champigny inc.
4474, rue Saint-Denis
Montréal

OUVERT 7 JOURS
DE 9H À 21H.
844-2587

LE DEVOIR CULTUREL

Laurier: une production de \$7 millions

Suite de la page C-1

furent mis à contribution. Comment un tel projet aurait-il coûté dans le secteur privé, sans les ateliers de décors et de costumes de la société fédérale, sans ses techniciens et ses cadres? Difficile à dire. « Je ne crois pas que le privé aurait pu faire ce genre d'émission, explique Louis-George Carrier. Ce n'est pas rentable. Radio-Canada pouvait investir parce qu'elle était intéressée à une émission de prestige ».

« Je peux prouver que les coûts sont meilleur marché en utilisant les services internes », ajoute Jean Dumas, directeur de la production interne de Radio-Canada, qui préche ainsi pour sa paroisse.

« On ne fait pas une telle série pour le cinéma, continue-t-il. L'importance de Laurier est culturelle, sociale, historique. Radio-Canada se doit de fonctionner dans de tels projets, c'est comme se payer une grosse gâterie une fois dans sa vie ».

Mais on ne risque pas de manger



Laurier en compagnie de sa femme Zoé.

un tel gâteau au chocolat à toutes les semaines. La série Laurier s'est glissée juste à temps à travers les coupures imposées au budget de Radio-Canada, puisque le projet fut présenté en 1980. La première ver-

sion du projet prévoyait d'ailleurs un budget de \$9 millions et 10,000 figurants! Mais il fallut tout de même réduire de nombreux frais, et tous les intervenants rencontrés doutent fortement que la société d'État puisse se permettre une telle série historique avant longtemps.

Pour se faciliter la tâche, Louis-George Carrier avait écrit pendant six mois un *story board* noté à la minute près. Mais comme il fallait coordonner tous les services avec précision, on inventa des solutions inédites. Un programme informatique fut conçu par des programmeurs, sorte de « super-script » ou de grand organisateur qui a géré toute l'information avec une précision mathématique. Ainsi, on pouvait savoir quotidiennement qui portait quelle perruque, combien de costumes de tel genre fallait-il apporter dans tel lieu, etc. C'est la première fois qu'un tel programme informatique est conçu à de tels fins à R-C, et on s'en sert maintenant pour d'autres émissions, tel *Des dames de cœur*.

En plus d'Albert Millaire, Monique Miller et Louise Marleau, Laurier met en vedette dans les principaux rôles Jean-René Ouellet, Jean Marchand, Jean-Louis Millette, Guy Provost, Marcel Sabourin, Jean Lajeunesse, Marjolaine Hébert, etc. La musique est signée Cyrille Beaulieu.

Et la collaboration Carrier/Dubois ne s'arrête pas là. Le tandem travaille actuellement à un projet de mini-série historique de huit heures, *Dix ans d'espoir*, portant sur les années 60 vues à travers une famille d'Outremont, de la mort de Duplessis à la mort de Laporte. Le projet est actuellement à l'étude à la haute direction de Radio-Canada. On ne peut présumer de son acceptation, mais Jean Dumas précise qu'on s'en va maintenant beaucoup plus vers de courtes mini-séries qui jouent sur la réalité sociale actuelle.

Quant à la prochaine série historique de prestige, qui sait, peut-être pour le centenaire de Radio-Canada auront-nous droit à un *Trudeau*... ?

Django, Wes, Tal, Charlie et Cie

LA NOTE BLEUE

GILLES ARCHAMBAULT

L'AUTRE JOUR, rentrant chez moi un peu en furie parce qu'une fois de plus on s'était adressé à moi en anglais chez un disquaire du centre-ville, j'ai eu la satisfaction de calmer mon indignation par la lecture d'un album sur l'histoire de la guitare dans le jazz. (1)

Que des gens vous agressent en vous vendant à prix respectable des disques compacts, cela est évidemment intolérable. Mais comment en vouloir longtemps à la caisseuse anglophone arrogante et mal payée, alors que la politique linguistique du Québec manque à ce point de dignité. Mais quittons ces choses laides pour la musique...

Norman Mangan est guitariste, directeur artistique, écrivain, photographe et cinéaste. Originaire de Dublin, il vit à Paris depuis plus de vingt ans. Son livre a la particularité de nous offrir en plus d'un aperçu historique du jazz et des guitaristes qui se sont illustrés à travers lui, la transcription de 25 solos de guitaristes aussi divers que Django Reinhardt, Wes Montgomery et Larry Coryell, de nombreuses photos, une bibliographie, une discographie.

Il s'agit, sauf erreur, de la première tentative de lire l'histoire du jazz à l'aide du seul éclairage de la guitare. On y vérifie une vérité qui faisait peu de doute, cet instrument qui connaît depuis l'avènement du rock and roll une faveur extraordinaire, a toujours été présent dans le jazz et le blues.

Mangan fait d'abord un rappel de la place de l'instrument dans la musique occidentale et africaine. C'est avec l'apparition des *race records* destinés au public noir du Sud des États-Unis que se fabriquent les premières vedettes Charley Patton et Blind Lemon Jefferson, par exemple. Comme l'auteur n'est pas un chercheur, mais un amateur passionné, il fait appel aux travaux de spécialistes de cette période, comme Paul Oliver et Samuel Charters. Et il a l'honnêteté de citer ses sources. La bibliographie est donnée chapitre par chapitre, ce qui permet au lecteur d'approfondir certains points de détail.

Je ne crois pas qu'on puisse prendre Mangan en défaut quant au nombre de guitaristes mentionnés dans



Larry Coryell

son ouvrage. Je n'ai remarqué, quant à moi, aucune omission importante. Ce que l'ouvrage gagne en étendue, il le perd évidemment en profondeur. Comment rendre compte d'un musicien aussi important que Charlie Christian en six ou sept pages? Il en résulte une certaine impression de superficialité qui atteint son comble lorsque Grant Green, par exemple, est évoqué en quelques lignes, Herb Ellis en trois pages, etc.

Pour certains musiciens actifs à une certaine période et moins par la suite, Mangan perd carrément leurs traces. On en retire une certaine sensation de frustration. Pourquoi ne pas en dire davantage sur l'excellent René Thomas, par exemple. Notons que l'auteur n'est pas sectaire et qu'il ouvre son panthéon à des musiciens de toutes tendances, de George Barnes à Terje Rypdal, de Pat Martino à John Abercrombie.

Le moment étant venu de tirer une conclusion, j'avance que tout imparfait qu'il soit, cet album est l'annonce d'un travail essentiel. Je ne crois pas qu'il soit bien difficile de passer outre au côté superficiel de l'ouvrage pour s'attacher à l'approche passionnée de son auteur. Les nombreuses anecdotes qu'on y glane, les rappels historiques, certains points de détail qu'on ignorait, tout cela nous procure un plaisir certain. Quant à la discographie, forcément incomplète, elle a le mérite de nous guider assez sûrement même si la plupart des microillons suggérés ne sont pas trouvables.

1) Norman Mangan, *Histoire de la guitare dans le jazz*. Préface de Barney Kessel. Traduit de l'anglais par Alain-Pierre Guithon et Pascale Barithel. Paris, Éditions Filipacchi, 1986, 275 pages.

Théâtre: lettre de Belgique

Suite de la page C-1

j'ai senties, qui s'entrecroisent du quartier des Marolles aux rues de Montréal.

L'embêtant, qui relève des différences géo-culturelles, c'est que Hunstad, ici, resterait peut-être sans écho immédiat, comme Deschamps première manière là-bas laisserait le Belge sur son quant-à-soi. Seul Tremblay, qui est un dramaturge inspiré, brise parfois ces frontières.

En Belgique, le théâtre n'a pas eu, comme au Québec, à se camper dans une attitude bellueuse envers une quelconque mère-patrie écrasante ou une culture imposée d'outremer. Les dramaturges, tels le Wallon Ghelderode ou le Flamand Crommelynck, qui se sont insérés avec leurs influences, particularités et couleurs, dans le théâtre international, n'ont jamais eu de lutte nationale à mener. Et aujourd'hui, si l'on demande à quel homme de théâtre belge que ce

soit qui est « l'auteur belge » actuel, celui qui, tel Tremblay, représenterait une spécificité nationale, on nous répond... que la question ne se pose pas. Il n'y a pas de Tremblay sur la scène belge. Il y a des auteurs, relativement peu joués (un quart des pièces jouées sont belges), parfois joués d'abord ou aussi à Paris, des auteurs, tout simplement, qui n'ont pas à être d'abord belges, et des théâtres, la plupart, qui affichent autant français, italien, allemand, américain, et même parfois québécois (Tremblay, Barbeau), que belge.

Jacques de Decker, le critique dramatique du quotidien *Le Soir*, à Bruxelles, écrivant dans l'album du théâtre de l'Esprit-Frappeur, cette troupe fondée par Albert-André L'Heureux dans le sous-sol de la maison familiale, rue Josaphat, en 1963, point de départ du renouveau du théâtre belge, disait que l'Esprit-Frappeur avait, le premier, « apprivoisé cet oiseau rare et rarement joué qu'est le dramaturge "bienchénou" ». Selon lui, il était mal vu, il n'y a pas si longtemps,

qu'un théâtre belge porte en scène un texte qui ne soit pas d'importation. Le déblocage (qui ressemble à ce que l'on a vécu ici dans les années 60) s'est produit vers 1978, alors que l'Esprit-Frappeur, par exemple, frappant le grand coup, mit neuf créations de textes belges inédits à son affiche, un débarquement qui n'a pas été réédité.

On a pu parler alors de « théâtre belge », dans ce tournant des années 70. Trois autres groupes suivirent ces traces ouvertes par L'Heureux, et si la place laissée aux auteurs belges (Liliane Wouters, Georges Thinès, Paul Willem, René Kalisky) n'est pas demeurée aussi large que lors de cette « grande saison de 78 », et si le « théâtre belge » ne s'est pas institutionnalisé ou sur-consommé, l'effervescence théâtrale née alors ne s'est pas pour autant démentie; elle s'est élargie et, aujourd'hui, le théâtre belge, particulièrement ouvert sur une modernité d'expression, fait par des gens sur la brèche de la pertinence et de la nouveauté, sans réflexe national et rien à prou-

ver, vit aux quatre coins de la ville et ailleurs en Wallonie (on en a eu plusieurs preuves à Montréal avec l'Atelier Sainte-Anne, le théâtre de la Vie, le théâtre de Banlieue, le Plan K, le travail de L'Heureux, etc.) dans une santé exceptionnelle.

Aux institutions (le Théâtre national de Belgique, dirigé maintenant par Jean-Claude Drouot, le Nouveau Théâtre de Belgique, l'Ancienne-Beelgique, le Théâtre royal du parc, etc.) qui défendent un répertoire international et rarement belge, ce nouveau théâtre, issu des avant-gardes des années 70, répond et fait équilibre avec une frénésie de création sans frontières et sans ornements, esplanade théâtrale sur laquelle vient de s'avancer ce timide Gilbert, d'Yves Hunstad, et sur laquelle auront droit de cité, aussi, de plus en plus, les accents d'une belgitude trop longtemps reléguée aux affaires de la vie courante, aux réflexes des cafés bon-dés, aux habitudes de l'intime, et que le théâtre va prendre en charge, parce que le théâtre, c'est la vie qui revient nous surprendre.

RADIO-MUSIQUE ■ RADIO-CULTURE ■ RADIO-CANADA

24 HEURES SUR 24 AU RÉSEAU FM STÉRÉO DE RADIO-CANADA

La Société Radio-Canada est heureuse de souhaiter à ses auditeurs et auditrices une bonne et heureuse année.

Samedi 27 décembre 1986

12h00 Les Jeunes Artistes
Sylvain Grenier, perc. et Okkama Stelmak, p. - «Children's Songs» nos 15 et 6 (Corea); extr. suite no 2, BWV 1067 (J.S. Bach); extr. Concerto pour mandoline (Treston); «Le Vol du bourdon» (Rimsky-Korsakov); «Black Page» (Zappa); Jean-Philippe Tanguay et Claude Régimbald, fl., et Lysette Brière, p. Trio, op. 119 (Kuhla); Fantaisie sur «Bigolette», op. 38 (Doppler).

13h00 Des musiques en mémoire
Musique et traditions de l'hiver. Inv. Jean Provencher. Anim. Elizabeth Gagnon.

14h00 L'Opéra du Metropolitan
«Die Fledermaus» (J. Strauss); Kira Te Kanawa (Rosalinda); Judith Blegen (Adele); Tatiana Trofimenko (Orlofsky); David Rendall (Alfred); Hakan Hagegard (Eisenstein); Michael Devlin (Dr. Falke); choeur et orch. dir. Jeffrey Tate. Ann. Janine Paquet et Jean Deschamps.

18h00 Mélodies
Pierre Boulet, t., et Richard Paré, org. - «Bel estre que j'adore» (noel du XV^e); «Où s'en vont ces gais bergers?» (noel du XVII^e); «Les Trois Petits Enfants» (17^e); «Antique de Noël» (Busser); «Noël» (Holmes); «Jesu Redemptor» (Yon); «Noël» (Gauguin).

18h30 Musique de table
Extr. «Mignon» (Thomas); «Shepherd's Hey» (Grainger); Sonate no 11, op. 22 (Beethoven); Sonate pour violon et bc, op. 3 no 3 (Corelli); Fantaisie de concert sur des thèmes de «La Traviata» de Verdi (Loreglio); «Variations pastorales sur un vieux noel» (Samuel-Rousseau); «Jésus que ma joie demeure», BWV 147 (J.S. Bach); Sonate, L. 23 (D. Scarlatti); «Fantaisie pastorale hongroise» (Doppler). Anim. Jean-Paul Nolet.

20h00 Orchestres américains
Orch. symphonique de Pittsburgh, dir. Michael Tilson Thomas; Symphonie no 9 (Mahler).

22h00 Les Musiciens par eux-mêmes
Inv. Louise Lebrun, sop. Int. Georges Nicholson.

23h00 Jazz sur le vif
Émission enregistrée au Festival international de Jazz de Montréal 1986. En vedette: Jane Ira Bloom, saxophone. Anim. Michel Benoit.

Dimanche 28 décembre 1986

0h00 Musique de nuit
Anim. Georges Nicholson.

5h55 Méditation
«Hérode ou l'Enfant-Jésus?» (Guy Roblé).

6h00 La Grande Fugue
Ire h.: Œuvres de Grüber, C. P. E. Bach, C. Harpenter et Telemann. - 2^e h.: Handel, J.S. Bach, Buxtehude, Vivaldi et Wesley. - 3^e h.: Handel, Beethoven, Haydn, Loeillet, J.S. Bach et Humperdinck. Anim. Gilles Dupuis.

9h00 Musique sacrée
«Antique de Jean Racine» (Fauré); «Vêpres de la fête des saints Innocents» (Haydn); «Ave verum» (Saint-Saëns); extr. «Requiem» (Fauré). Anim. Gilles Dupuis.

10h00 Récital
Suzanne Fournier, p. - Sonate no 5, op. 53 et 4 mélodies, op. 11 (Scriabine).

10h30 Les Goutis réunis
Pro Musica Antiqua de Radio-Brno 1985. Polyphonie sacrée de la renaissance. Pro Cantone Antiqua de Londres. Anim. Michel Keable.

11h00 Concert intime
Louise Bouchard, fl.; Alain Desagné,

flûte à bec; Hermel Bruneau, clv.; Suite - 1770, et Suite - 1787 (Schultz); Sonate en do min. (Lœillet).

12h00 Pour le clavier
«Les compositeurs hongrois» (Ire de 3). Œuvres de Liszt: «Nuages gris», «Unstern», «Valse oubliée» no 4, «Bagatelle sans tonalité», «Zardas obstinée», «Zardas marcher», «Rhapsodie hongroise» no 16. Istvan Lantos et Elizabeth Tusha, p. Inv. Kálmán Dobos, contrôleur des émissions musicales à la Radio de Budapest. Int. Pierre Rainville.

13h00 Suite canadienne
La tradition des chansons du jour de l'An au XIX^e siècle. «L'arme», «Pastorale» et «Mazurka» (Bernier); «C'est bas», «Enfant, si j'étais roi» et Impromptu (Fortier); «Poème élégiaque» (Bourdon); «Mon âme avait rêvé», «Au clavier», «Mon piano» (Girard); «Nouvel An» (de Terlac); «Jour de l'An» (Levasseur); «Chanson du jour de l'An» (Labelle); «L'air des fraises» (anon.); «Les Jeunes Canadiennes» (Comle Premio Réal). Anim. André Hébert.

14h00 Concert dimanche
Erno Sebastyen et Heidrun Ganz, vl.; Hatto Beyerle, alt.; Martin Ostertag et Christoph Henkel, vc.; Quartette, op. 39 (Glaunow); Quintette, op. 10 (Debussy); Quintette, D. 956 (Schubert).

16h00 Les Grandes Religions
«L'Évangile et les cultures» (17^e). Incarnation et inculturation. Inv. Gilles Langevin, s.j.; de l'Université Laval. Anim. Jean Giguère.

17h00 Tribune de l'orgue
Sylvain Caron, orgue Beckerath, église Immaculée-Conception, Montréal, et Les Petits Chanteurs du Mont-Royal, dir. Gilbert Patenaude; Prélude et fugue, BWV 533 (J.S. Bach); extr. Suite, op. 4 (Duraffle); Fantaisie et fugue, op. 133 (Reger); Motet «Tota pulchra es» (Duraffle); «Ave Maria» (Verdi); «Lauda, Sion, salvatorem» (Monteverdi); «Veni, Domine» (Mendelssohn). Anim. Michel Keable.

18h00 À travers chants
De Rimouski. La Chorale de la cathédrale St-Germain. Anim. Myra Cree.

18h30 Musique de table
«Noël de l'Île de France»; «Alle Vogel sind schon das» et «Hansel und Gretel» (anon.); Sonate pour violon et piano, op. 24 (Beethoven); extr. «Ländler» (Schubert); «Valse accélérée» (J. Strauss); Sonate en sol pour violon et piano (Lekeu). Anim. Jean-Paul Nolet.

20h00 Musique actuelle
«Musique actuelle célèbre la nouvelle année». Anim. Janine Paquet.

22h00 Communauté des Radios publiques de langue française
«Le Théâtre des savours ou les neuf Rasa d'André Velters de Zéno Bianu. Prof. Radio France».

23h00 Jazz sur le vif
Humming at Scott LaFaro avec Michel Donato; «Gloria's Steps» et «Jade Visions» (LaFaro/Donato); «Pensée pour Scott»; «Danse pour Scott»; et «Cinq pour Scott» (Donato) - création. Anim. Michel Benoit.

Lundi 29 décembre 1986

0h00 Musiques de nuit
Anim. Monique Leblanc.

5h55 Méditation
«L'homme nouvelle pour tout homme» (Guy Roblé).

6h00 Les Notes inégales
Ire h.: Extr. «Le Temple de la gloire» (Rameau); Quatuor no 2, W. 94 (C.P.E. Bach); Concerto pour hautbois no 3 «La Cetras» (Marcello). - 2^e h.: «Album pour mes petits amis», op. 14 (Pierré); Symphonie «des joies» (Reinecke); «Try to Remember» (Schmidt Jones); Concerto pour flûte, op. 10 no 5 (Vivaldi); 3^e h.: Extr. «Casse noisette» (Tchaikovsky); «Dances hongroises» nos 11-14 (Brahms); Concerto pour violon et cordes, op. 10 no 10 (Albinoni). Anim. Francine Moreau.

9h00 Musique en fête
Le paysage sonore de R. Murray Schafer. «La Moldava» (Smetana); «Dis-pour flûte et harpe (Garbark); «Swal-

low» (Jones); extr. Symphonie no 6 «Pastorale» (Beethoven); «And God Created Great Whales» (Hohvances); «Fables de cornes et de bergers» (Clemens); extr. Sérénade no 9, K. 320 («Cor de postillon» (Mozart)); «La Battaglia» pour cordes (Riber); «Pacific 231» (Honegger); extr. «Street Music» (Russo); «Jonnas» (Varese). Anim. Renée Laroche.

11h30 Concert intime
De Toronto. Ens. de musique de chambre Kitchener-Waterloo. Suite pour violon, clarinette et piano (Milhaud); Moshe Hammer, vl.; Victor Sawa, clar.; Rafi Armentan, p. «La Cheminée du Roi René» (Milhaud); Tam Kay, fl.; James Mason, vib.; Victor Sawa, clar.; Cedric Coleman, bas.; et Martin Haeckelmann, cor.

12h00 Présent-musique
Magazine d'actualité musicale sous forme de reportages, de chroniques et d'entrevues en provenance du pays et des principales capitales de la musique. Anim. André Vigeant.

13h00 Au gré de la fantaisie
Concours-éponge. Anim. Colette Mersy.

16h00 Libre parcours
Actualités littéraires. Anim. Gilles Archambault.

16h30 Homo Ludens
3^e de 10. «Le jeu de l'imaginaire». Inv. Julie Côté, mots et lettres; Yolande Rivard, musique; Hélène Gagnon, «Dérive urbaine»; Lucie Fréchette, psychologue; Rech. et anim. Daniel Gauvreau.

17h00 Latitudes
«L'Aventure qui s'écris» en alternance avec «L'Histoire au quotidien». 3^e de 18. Mirages et vents d'Est. Inv. Jean-Claude Berchet, Rech., texte et int. René Viau, Lect. Jacques Houde.

17h30 L'Air du soir
Anim. Danielle Charbonneau.

19h00 Musique de chambre et Concerts européens
Concert d'abonnement de l'Orch. symphonique de la Radio SDR, Stuttgart, dir. Neville Marriner; Lynn Harrell, dir. Günter Teuffel, alto; «Don Quichotte», op. 35 (R. Strauss); suite «Palmella» (Stravinsky); «Les Pins de Rome» (Respighi). Anim. Michel Keable.

21h30 Théâtre du lundi
Ire partie: magazine d'actualité culturelle. Anim. Michel Vais. - 2^e partie: «L'Yver en Calédonie» d'André Ricard. Lect. Denise Gagnon, Paul Hébert, Micheline Bernard, Louis Georges Girard, Claude Berchet, Rech., texte et int. René Édouard Giguère.

22h00 Jazz-soliloque
«Love Won't Let You Get Away»; Rosemary Clooney; «Prelude to a Kiss»; Archie Shepp; «Blues in B Flat»; Bill Henderson; «Keep Love Alive»; Jimmy Heath; «I Remember Clifford»; Lillian Terry; «Startist»; Clark Terry; «Chasin' at Newport»; Clark Terry/Howard McGhee; «When Your Lover Has Gone»; Bud Freeman; «Deep Purple»; Carol Sloane. Anim. Gilles Archambault.

Mardi 30 décembre 1986

0h00 Musiques de nuit
Anim. Monique Leblanc.

5h55 Méditation
«L'homme nouvelle pour tout homme» (Guy Roblé).

6h00 Les Notes inégales
Ire h.: Extr. «Le Temple de la gloire» (Rameau); Quatuor no 2, W. 94 (C.P.E. Bach); Concerto pour hautbois no 3 «La Cetras» (Marcello). - 2^e h.: «Album pour mes petits amis», op. 14 (Pierré); Symphonie «des joies» (Reinecke); «Try to Remember» (Schmidt Jones); Concerto pour flûte, op. 10 no 5 (Vivaldi); 3^e h.: Extr. «Casse noisette» (Tchaikovsky); «Dances hongroises» nos 11-14 (Brahms); Concerto pour violon et cordes, op. 10 no 10 (Albinoni). Anim. Francine Moreau.

9h00 Musique en fête
Le paysage sonore de R. Murray Schafer. «La Moldava» (Smetana); «Dis-pour flûte et harpe (Garbark); «Swal-

low» (Jones); extr. Symphonie no 6 «Pastorale» (Beethoven); «And God Created Great Whales» (Hohvances); «Fables de cornes et de bergers» (Clemens); extr. Sérénade no 9, K. 320 («Cor de postillon» (Mozart)); «La Battaglia» pour cordes (Riber); «Pacific 231» (Honegger); extr. «Street Music» (Russo); «Jonnas» (Varese). Anim. Renée Laroche.

11h30 Concert intime
De Toronto. Ens. de musique de chambre Kitchener-Waterloo. Suite pour violon, clarinette et piano (Milhaud); Moshe Hammer, vl.; Victor Sawa, clar.; Rafi Armentan, p. «La Cheminée du Roi René» (Milhaud); Tam Kay, fl.; James Mason, vib.; Victor Sawa, clar.; Cedric Coleman, bas.; et Martin Haeckelmann, cor.

12h00 Présent-musique
Magazine d'actualité musicale sous forme de reportages, de chroniques et d'entrevues en provenance du pays et des principales capitales de la musique. Anim. André Vigeant.

13h00 Au gré de la fantaisie
Concours-éponge. Anim. Colette Mersy.

16h00 Libre parcours
Actualités littéraires. Anim. Gilles Archambault.

16h30 Présence de l'art
Actualités artistiques et entretiens sur le thème «Art et politique». Anim. Christiane Charette, Gilles Daigneault et Robert Racine.

17h30 L'Air du soir
Anim. Danielle Charbonneau.

19h00 Musique de chambre et Concerts européens
Concert d'abonnement de l'Orch. symphonique de la Radio SDR, Stuttgart, dir. Neville Marriner; Lynn Harrell, dir. Günter Teuffel, alto; «Don Quichotte», op. 35 (R. Strauss); suite «Palmella» (Stravinsky); «Les Pins de Rome» (Respighi). Anim. Michel Keable.

21h30 Portrait de l'année de la C.R.P.L.F.
Rétrospective des événements socio-politiques de l'année dans le monde et de la vie culturelle en France, en Belgique, en Suisse et au Canada. Coprod. de la C.R.P.L.F.

23h00 Jazz-soliloque
«Love Won't Let You Get Away»; Rosemary Clooney; «Prelude to a Kiss»; Archie Shepp; «Blues in B Flat»; Bill Henderson; «Keep Love Alive»; Jimmy Heath; «I Remember Clifford»; Lillian Terry; «Startist»; Clark Terry; «Chasin' at Newport»; Clark Terry/Howard McGhee; «When Your Lover Has Gone»; Bud Freeman; «Deep Purple»; Carol Sloane. Anim. Gilles Archambault.

Mercredi 31 décembre 1986

0h00 Musiques de nuit
Anim. Pierre-Olivier Desjardis.

5h55 Méditation
«L'homme nouvelle pour tout homme» (Guy Roblé).

6h00 Les Notes inégales
Ire h.: Symphonie no 101 «L'Horloge» (Haydn); Sonate pour basson et piano-forte, op. 24 no 3 (Debussy); «Le Rappel des oiseaux» (Rameau). - 2^e h.: «Le Tuo Tuo» (Göppner); Symphonie no 8, D. 759 «Inachevés» (Schubert); Andante et Menuet, op. 103 (Haydn); Extr. Requiem, K. 226 (Mozart); Ouy; «Prince Igor» (Borodine). - 3^e h.: Sonate pour mandoline, WoO 44 (Beethoven); Symphonie pour les soupers du Roi (Delalande); Valse, op. 69 no 2 et op. 64 no 3 (Chopin); «Airs courts à la fois graves et légers» (Holborne); «Graceful Ghost» (Bolcom). Anim. Francine Moreau.

9h00 Musique en fête
Les facettes de Joseph Haydn. Concerto pour trompette en mi bém.

«Musiques de nuit» avec Quatango. Anim. Renée Laroche.

11h30 Orchestre de chambre de Québec
Dir. Gilles Auger; Symphonie no 39, K. 543 (Mozart).

12h00 Présent-musique
Anim. André Vigeant.

13h00 Au gré de la fantaisie
Le «Conte de l'oiseau» déploie ses ailes en musique pour les enfants de 7 à 77 ans. Anim. Colette Mersy.

16h00 La Francophonie raconte
«Le grand maître pour Noël» de Jehanne Jean-Charles. Lect. Jeanne Chérel. Prof. Radio Télévision Belge.

17h00 Présent-musique
Anim. André Vigeant.

13h00 Au gré de la fantaisie
«Le Conte de l'oiseau» déploie ses ailes en musique pour les enfants de 7 à 77 ans. Anim. Colette Mersy.

16h00 La Francophonie raconte
«Le grand maître pour Noël» de Jehanne Jean-Charles. Lect. Jeanne Chérel. Prof. Radio Télévision Belge.

17h00 Présent-musique
Anim. André Vigeant.

13h00 Au gré de la fantaisie
«Le Conte de l'oiseau» déploie ses ailes en musique pour les enfants de 7 à 77 ans. Anim. Colette Mersy.

16h00 La Francophonie raconte
«Le grand maître pour Noël» de Jehanne Jean-Charles. Lect. Jeanne Chérel. Prof. Radio Télévision Belge.

17h00 Présent-musique
Anim. André Vigeant.

13h00 Au gré de la fantaisie
«Le Conte de l'oiseau» déploie ses ailes en musique pour les enfants de 7 à 77 ans. Anim. Colette Mersy.

16h00 La Francophonie raconte
«Le grand maître pour Noël» de Jehanne Jean-Charles. Lect. Jeanne Chérel. Prof. Radio Télévision Belge.

17h00 Présent-musique
Anim. André Vigeant.

13h00 Au gré de la fantaisie
«Le Conte de l'oiseau» déploie ses ailes en musique pour les enfants de 7 à 77 ans. Anim. Colette Mersy.

16h00 La Francophonie

LE DEVOIR CULTUREL

Pour mélomanes liseurs

Des pages sur Mozart, Gould, Dutoit, Garant...

CAROL BERGERON

On va au concert, on achète des disques, mais lit-on beaucoup, peu ou pas du tout sur la musique et les musiciens? Pourtant, tout mélomane qui se respecte doit posséder au moins un dictionnaire de la musique. À cet indispensable outil se greffent petit à petit des ouvrages qui enrichissent la connaissance des compositeurs et de l'interprète, et approfondissent la compréhension des oeuvres. L'écoute active de la musique n'est pas uniquement une affaire d'oreille.

Bien sûr, tout coûte cher et entre un concert, un disque et un livre, il faut choisir. Rares sont ceux qui peuvent se les offrir tous. Le livre reste ainsi d'autant plus invendu que son tirage limité en fait très souvent, des trois, le plus dispendieux achat.

Alors, pourquoi ne pas profiter d'un cadeau à offrir. En tendant un peu l'oreille, peut-être a-t-on dans son entourage un être cher (un mélomane) qui fera grand profit d'un bouquin consacré à un compositeur (Mozart, Liszt ou Serge Garant), à un interprète (Glenn Gould ou Charles Dutoit), à la musique symphonique, à l'opéra ou au piano?

Mozart, de Théodore de Wyzewa et de Georges de Saint-Foix, chez Robert Laffont, dans la collection Bouquins, en deux tomes, 832 et 1009 pages: cet ouvrage monumental était, jusqu'à ce jour, disponible en cinq volumes (chez Desclée de Brouwer), à un prix qui le rendait pratiquement inaccessible. Si l'éditeur a dû laisser tomber l'iconographie, il s'est donné le mal de revoir le catalogue Koechel (le catalogue des oeuvres de Mozart) pour en rendre son utilisation plus facile que dans l'édition originale. Quant au texte lui-même, il reste un outil fort utile pour qui veut approfondir sa connaissance de Mozart, oeuvre par oeuvre.

Liszt, de Humphrey Searle (Éditions Le Rocher, collection Domaine Musical, 160 pages): ce livre provient d'une collection qui accompagne le dictionnaire Grove de la musique dont chaque volume est consacré à un compositeur. Haendel, Mozart et Schubert ont déjà fait l'objet d'une traduction et après celui-ci, Haydn, Wagner et Beethoven suivront. Rapide à parcourir, ce *Liszt* survole son sujet de manière à nous en montrer les facettes principales. La vie, l'homme et sa personnalité, le pianiste, ses oeuvres, etc.: à cela s'ajoute une liste exhaustive des oeuvres du compositeur. C'est d'ailleurs cet aspect du travail de Humphrey Searle qui le rend indispensable à un musicien et fort utile pour un mélomane.

Serge Garant et la révolution musicale au Québec, de Marie-Thérèse Lefebvre, édité chez Louise Courteau, 339 pages: dans une présentation particulièrement soignée on présente l'un des compositeurs québécois les plus influents des années d'après-guerre. Serge Garant, homme multiple, a marqué notre milieu mu-



sical et Marie-Thérèse Lefebvre en fait la preuve indiscutable. Elle décrit d'abord ce milieu avant de nous faire mieux connaître l'un de ses principaux acteurs. Les deux tiers du livre reproduisent cependant les nombreux écrits du compositeur. Un ouvrage qui « s'adresse autant au chercheur intéressé par l'histoire socio-culturelle du Québec qu'au mélomane et au musicologue curieux de connaître la vie musicale des années cinquante », précise l'éditeur.

Glenn Gould, et en sous-titre, *Non, je ne suis pas du tout un excentrique*, chez Fayard, 235 pages: ce montage d'interviews réelles et fictives (pour l'une d'elle), et de textes du grand pianiste canadien, a été réalisé par Bruno Monsiegeon. C'est le troisième et dernier tome des écrits de Gould. Aussi passionnant que les autres, il rend accessible au lecteur français la pensée du plus grand pianiste du XXe siècle. On ne peut pas ignorer un tel génie.

Charles Dutoit, le maître de l'orchestre, par Georges Nicholson, aux Éditions de l'homme, 240 pages: ce portrait de l'un des musiciens les plus respectés du Québec ne nous éclaire pas tellement sur le vrai Charles Dutoit, celui qui masque la souriante vedette. Tout au long de ses pages qui se lisent facilement, on s'approche certes d'un habile musicien au-delà duquel l'homme reste insaisissable.

Guide de la musique symphonique, par François-René Tranchefort, aux Éditions Fayard, 896 pages): voilà un livre tout à fait pratique qui rendra service à tous ceux, avertis et non avertis, qui écoutent beaucoup de musique. Dans de courts textes, telle *Symphonie* de Mozart, de Beethoven ou de Mahler, y est expliquée. Près de deux cent compositeurs se succèdent par ordre alphabétique et leurs oeuvres les plus connues et les plus caractéristiques y sont présentées dans un langage simple, clair et concis.

Guide de l'opéra, par Rosenthal et Warrack, édition française par Roland Mancini et J.J. Rouvroux, chez



Fayard, 945 pages: par ce titre explicite, l'amateur d'opéra comprendra qu'il s'agit d'un guide pratique, dans lequel non seulement les oeuvres lyriques mais encore les compositeurs et les interprètes y sont l'objet de commentaires et de renseignements utiles. Contrairement à l'ouvrage précédent, on y parle de nous: de certains chanteurs, bien sûr, mais également de l'histoire de l'opéra dans des villes comme Montréal, Toronto et Vancouver. Qui plus est, les auteurs en parlent correctement, même s'ils ne disent pas tout.

Le grand livre du piano, préparé par Dominic Gill et traduit par M.C. Cuvelier, aux Éditions Van de Velde, 288: on y parle de piano, bien entendu, de sa facture et de son évolution, tout cela illustré par de nombreuses planches en superbes couleurs. Les compositeurs et interprètes y occupent aussi une place de choix. On y traite également des genres de musique, classique, légère, jazz, qui utilisent l'instrument. En somme, un panorama impressionnant (surtout par la qualité et l'importance de l'iconographie) dont le piano est le héros glorieux.



Libre comme l'air
Association Pulmonaire du Québec



LE PLUS BEAU CADEAU DE NOËL
ORCHESTRE DE CHAMBRE McGill
Chef d'orchestre ALEXANDER BROTT
CONCERT BEETHOVEN



TRIO BEAUX-ARTS
Ouvverture «Prometheus»
Symphonie no 4
Triple Concerto
CONCERT Québec inc.
LUNDI, 4 MAI, 20h30
Billets: \$20 - \$16 - \$14 - \$12
Chèque ou mandat poste avec enveloppe-retour affranchie à:
Orchestre de chambre McGill,
1745 Cedar, Montréal, H3G 1A7.
Réservation: 935-4955
SALLE WILFRID PELLETIER - PLACE DES ARTS

O
P
I
U
M

C
A
R
B
O
N
E
14

ESPACE LIBRE
Du 5 au 25 janvier seulement
20h30 tous les soirs
Relâche les dimanches
Réservations 521-4191

Mise en scène: Lorne Brass
Musique originale: Michel Drapeau

JANVIER À L'OSM

Mardi - Mercredi
6-7 janvier, 20h00

LAWRENCE FOSTER, chef
ANDRÉ LAPLANTE, piano

LES GRANDS CONCERTS
EVANGELISTA Rapsodie roumaine no 2
BEETHOVEN Concerto pour piano no 5 «Empereur»
PROKOFIEV Roméo et Juliette, extraits

Billets: 26\$ - 19\$ - 13\$ - 10\$

Commanditaires: le 6, Northern Telecom
le 7, Bell Canada

Dimanche
11 janvier, 14h30

RICHARD HOENICH, chef
Lauréats du Concours OSM 1986
MARIE-ANDRÉE BENNY, flûte
MARTIN BEAVER, violon
SCOTT ST. JOHN, violon

LES CONCERTS ESSO
IBERT Concerto pour flûte
TCHAIKOVSKI Concerto pour violon
Premier mouvement
SAVITSKY Introduction et rondo capriccioso
SCHUBERT Symphonie no 2

Billets: 11\$ - 7\$

Mardi - Mercredi
13-14 janvier, 20h00

JUN-ICHI HIROKAMI, chef
THEODORE BASKIN, hautbois
GWEN HOEBIG, violon

LES CONCERTS AIR CANADA
SOIRÉE ITALIENNE
ROSSINI Semiramide, ouverture
PASCALI Concerto pour hautbois sur des thèmes de «La Favorita» de Donizetti
VIOTTI Concerto pour violon no 22
RESPIGHI Les Pins de Rome

Billets: 26\$ - 19\$ - 13\$ - 10\$

Jeu 15 janvier, 20h00
Samedi 17 janvier, 14h30
Samedi 17 janvier, 20h00

Vendredi 16 janvier, 20h00
Dimanche 18 janvier, 20h00

Commanditaire: le 15, Benson & Hedges (Canada) Inc.
Billets: 35\$ - 21\$ - 12\$

BÉJART, BALLET DU XIXE SIÈCLE
DIONYSOS SUITE
CANTATE no 51 musique de Bach
CE QUE L'AMOUR ME DIT musique de Mahler

Mercredi
28 janvier, 19h30
Basilique Notre-Dame

TREVOR PINNOCK, chef et piano

LES CONCERTS BANQUE ROYALE
BAROQUE ET CLASSICISME
HANDEL Water Music
HAYDN Concerto pour piano en ré majeur
HANDEL Samson, ouverture
HAYDN Symphonie no 93

Billets: 20\$ - 16\$ - 13\$ - 7,50\$

Si disponibles, 100 billets seront vendus à 6\$, une heure avant le concert.

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts
Réservations téléphoniques 514 842-2112. Frais de service Redevance de 1\$ sur tout billet de plus de 7\$

OSM
ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTREAL
CHARLES DUTOIT

EN PROLONGATION POUR LE TEMPS FÊTES!

À L'AFFICHE

LUNDI 29 DÉCEMBRE	MARDI 30 DÉCEMBRE	MERCREDI 31 DÉCEMBRE	JEUDI 1 JANVIER	VENDREDI 2 JANVIER	SAMEDI 3 JANVIER	DIMANCHE 4 JANVIER
NOËL			BONNE ANNÉE!			

BILLETTS EN VENTE TOUTS LES JOURS DE NOËL À 21H AU GUICHET DU THÉÂTRE
MARDI AU VENDREDI 20H DE NOËL À 21H AU GUICHET DU THÉÂTRE
TARIF: 35\$ - 21\$ - 12\$
FRAIS DE SERVICE 514 842-2112
RESERVATIONS PAR CARTES DE CREDIT

TÉL.: 277-5711

MILIEU
5380, boul. Saint-Laurent, Montréal

orchestre de chambre
I MUSICI DE MONTREAL

CONCERT DE NOËL
dir. Yuli Turovsky
avec GARY KARR
contrebassiste et narrateur
et QIU LAN
pianiste

Haydn - Mozart - Telemann - Ramsier - Rachmaninov - Lorenzini - Bottesini
concert commandité par Enairgiseriv Ltée, Groupe La Laurentienne, Inter-Provincial Electric Ltd.
DIM., 28 DÉCEMBRE, 19h30, SALLE POLLACK

BILLETTS: 12\$ Adulte - 8\$ âge d'or/étudiant
VENTE (75' frais de service): Archambault, 500 Ste-Catherine Est
Lettre-Son Musique, 5054 ave. du Parc

RENSEIGNEMENTS 272-9721

15 JANVIER 20 H 00
Commanditaire Benson & Hedges

17 JANVIER 14 H 30
17 JANVIER 20 H 00

Billets: 35 \$, 21 \$, 12 \$

DIONYSOS SUITE
CANTATE NO 51
CE QUE L'AMOUR ME DIT

16 JANVIER 20 H 00
18 JANVIER 20 H 00

LIGHT
SONATE À TROIS
SUITE MALRAUX

BALLET DU 20^È SIÈCLE
Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts
Réservations téléphoniques 514 842-2112. Frais de service Redevance de 1\$ sur tout billet de plus de 7\$

LE DEVOIR CULTUREL

The Mosquito Coast

Quand on trouve le paradis perdu...

FRANCINE LAURENDEAU

ALLIE Fox (Harrison Ford) est un idéaliste. Profondément dégoûté par ce qu'est devenu l'Amérique (gaspillage, pollution, escalade de l'intimidation nucléaire), il rêve d'aller vivre ailleurs, là où la nature est vierge et où l'homme pourra repartir à zéro. Pour son entourage, c'est un illuminé et un fainéant. Pour sa femme (Helen Mirren) et ses enfants, c'est un génie qu'ils sont prêts à suivre jusqu'au bout du monde.

Car Allie Fox n'est pas qu'un théoricien. C'est un authentique inventeur qui, avec trois morceaux de bois et un bout de tuyau, est capable de vous faire une brillante démonstration de thermodynamique. Si bien que lorsque, du jour au lendemain, il annonce à sa famille que le paradis perdu existe derrière la Côte des Mosquitos, c'est sans un regret, sans un regard en arrière, et presque sans bagages, que la petite tribu quitte sa maison et son pays pour les forêts d'Amérique centrale.

Forêts qui, au premier abord, semblent invivables. Qu'à cela ne tienne : on retrouve ses manches, on déboise, on construit, on sème. Et petit à petit, Jérónimo s'élève, un coquet village où habitent aussi quelques indigènes dévoués au chef blanc. Matérialiste athée, faisant d'abord confiance à l'ingéniosité humaine et à la générosité de notre mère la nature, Fox ne pourra pas s'entendre avec l'autre chef blanc de la région, un missionnaire fanatique, le révérend Spellgood (André Gregory), qui convertit aux valeurs américaines en même temps qu'au christianisme les crédules aborigènes.

La seule route praticable pour

parvenir à Jérónimo c'est le fleuve. Un gentil batelier créole (Conrad Roberts), qui a pris la famille sous sa protection, sert de courrier et rapporte de la ville les outils de plus en plus sophistiqués que lui demande Fox. On pourra bientôt, en pleine jungle, fabriquer de la glace et climatiser les confortables huttes...

C'est véritablement le paradis terrestre. Jusqu'au jour où les forces du mal vont s'attaquer à Jérónimo. Sous la forme d'abord de trois dangereux individus. Mais plus encore par l'aggravation des obsessions de Fox, dont l'entêtement à précipiter les siens dans une redoutable impasse va finir par entamer la belle solidarité familiale. Ce que le spectateur avait compris depuis un bon moment va enfin apparaître aux yeux incroyables de l'épouse et des garçons : cet homme qu'ils aiment et admirent éperdument ne saurait être qu'un menteur ou un fou. Qu'on se rassure : l'histoire ne finit pas mal pour tout le monde puisque c'est le fils de Fox qui nous la raconte.

Voilà un remarquable film d'aventures comme je n'en avais pas vu depuis longtemps. C'est visuellement superbe et le fait que le tournage ait eu lieu en Amérique Centrale, principalement au Belize, est déterminant. La Côte des Mosquitos n'est pas une invention littéraire (bien que le scénario soit l'adaptation d'un roman de Paul Theroux). Elle existe réellement, de Puerto Barrios, Guatemala, à Colon, Panama.

Et la nature est au premier plan, luxuriante, profonde, tour à tour rassurante et oppressante. On ressent le calme sournois du fleuve glauque, la moiteur et la touffeur de la jungle. Pour cette présence de la nature, on songe à *Fitzcarraldo*, *Apocalypse Now*, *Deliverance*, *The Emerald Fo-*

rest, *The Mission*...

Mais le rapprochement s'arrête là. Il s'agit d'une oeuvre aussi originale que forte dont on aurait peur de tirer des conclusions tant les thèses pacifistes et écologistes sont bousculées. Les interprètes des personnages que j'ai surnommés les deux chefs blancs sont admirables. D'un dynamisme inattaquable, recouvrant en un rien de temps son enthousiasme après les pires épreuves, le Fox campé par Harrison Ford a toute la complexité d'un être dont les convictions utopistes et humanitaires peuvent convaincre et séduire mais qui est avant tout possédé, halluciné par une idée fixe dont aucun argument raisonnable n'arrivera à le dissuader.

C'est André Gregory (de *My Dinner with André*, de Louis Malle) qui incarne, si on peut dire, l'autre volet de la désespérante alternative, tout à fait aussi entêté dans ses projets que son ennemi naturel. Les deux jeunes comédiens qui jouent les fils sont excellents. Helen Mirren est divine dans le rôle de cette femme faite de bois dont on faisait les saintes et les martyres : générosité, dévouement indéfectible et souriant, elle emporte notre sympathie. Même si elles n'ont, dans l'action, qu'une importance négligeable, les deux benjamins, deux adorables jumelles rousses, sont d'une grâce touchante qui est un régal pour l'oeil et une consolation dans les avanes où nous entraîne Peter Weir.

De *Picnic at Hanging Rock* (1974) à *Witness* en passant par *The Year of Living Dangerously*, ce réalisateur australien a su s'imposer internationalement. *The Mosquito Coast* est un film captivant qui captivera toute la famille si toute la famille comprend l'anglais. (Place du Parc et Le Cinéma).



Une scène du film *The Mosquito Coast*.

une présentation de **cinéma 128** et **gms 128**

ÉVADEZ-VOUS DANS LE RIRE avec PIERRE GERARD RICHARD et GERARD DEPARDIEU

un film de FRANCIS VEBER

N° 1 du Box-office au Québec

LES FUGITIFS

C'EST BON EN CRIME!

avec JEAN CARMET • MAURICE BARRIER • JEAN BENGUIGUI
avec la participation de ROLAND BLANCHE • ANAIS BRET musique VLADIMIR COSMA image LUCIANO TOVOLI
décors GÉRARD DAUDAL directeur de production JEAN-CLAUDE BOURLAT producteur exécutif JEAN-JOSÉ RICHER

AUCUN COUPON OU LAISSEZ-PASSER ACCEPTÉS

OUSSI À JOLIETTE

ST-DENIS STE-CATHERINE 288-2115 MAIL CHAMPLAIN 465-5906 2 RUES À L'EST DE PÉRIEUX 725-7000

ODÉON -LAVAL PARADIS CHATEAUGUAY
CENTRE 2000 - BOUL. ST-MARTIN 687-5207 8215 RUE HOCHÉLAGA 354-3110 117 ST-JEAN BAPTISTE 698-0141

ST-HYACINTHE ST-JÉRÔME SHERBROOKE TROIS-RIVIÈRES
LE PARIS 733-8482 CARREFOUR DU NORD 436-5044 CINÉMA DE PARIS 569-2626 CINÉMA FLEUR DE LYS

150,000 PERSONNES EN ONT DÉJÀ FAIT LE MEILLEUR FILM POUR GRANDS ET PETITS!

Oncle célibataire et endurci cherche bonne famille pour petite nièce explosive!

un film de **ANDRÉ MELANÇON**

BACH et bottine

produit par ROCK DEMERS

avec MAHÉE PAIEMENT • RAYMOND LEGAULT • HARRY MARCIANO
FRANCE ARBOUR et ANDRÉE PELLETIER dans le rôle de Bérénice

Wendy CKAC 973 la presse

Berri, (2 écrans), 10:00 - 11:00 - 12:00 - 1:00 - 2:00 - 3:00 - 4:00 - 5:00 - 6:00 - 7:00 et 9:00
Carrefour-Laval, 12:30 - 2:40 - 4:50 - 7:00 - 9:10 - Ermitage, 12:00 - 1:50 - 3:40 - 5:30
Longueuil, 12:15 - 2:30 - 4:45 - 7:00 - 9:00 - Astre, 1:00 - 3:00 - 5:00

ST-DENIS STE-CATHERINE 288-2115

CARREFOUR LAVAL Ermitage LONGUEUIL
2330 AUT. DES LAURENTIDES 888-3684 ST-DENIS JARRY 388-5677 PLACE LONGUEUIL 879-7451

ASTRE ST-JÉRÔME TROIS-RIVIÈRES SHERBROOKE
9480 LACORDAIRE 327-5001 CARREFOUR DU NORD 436-5044 PARIS CINÉMA BELVEDÈRE

Un succès foudroyant à travers le Québec

Un grand film romantique de Yves Simoneau

LES FOUS DE BASSAN

14 ANS

Justine Héroux présente LES FOUS DE BASSAN d'après le roman d'Anne Hébert
avec Steve Banner • Charlotte Valandrey • Laure Marsac • Bernard-Pierre Donnadieu
Lothaire Bluteau • Marie Tifo • Jean-Louis Millette • Angèle Coutu • Paul Hébert
Producteur délégué Roger Héroux • Scénario Sheldon Chad
Adaptation Yves Simoneau et Marcel Beaulieu • image Alain Dostie • Musique Richard Grégoire
Une présentation des agents du Permanent distribution VIVAFILM

Carrefour-Laval, 12:35 - 2:50 - 2:10 - 7:20 - 9:30
Complexe Desjardins sur 2 écrans, 12:00 - 2:15 - 4:40 - 7:15 - 9:30
et 1:00 - 3:30 - 6:00 - 8:15 - 10:30
Astre, 1:15 - 3:20 - 5:25 - 7:30 - 9:40 - Brossard, 12:30 - 2:35 - 4:45 - 7:00 - 9:15

CARREFOUR LAVAL COMPLEXE DESJARDINS ASTRE
2330 AUT. DES LAURENTIDES 888-3684 BASILAIN 1 288-3141 9480 LACORDAIRE 327-5001

BROSSARD CHATEAUGUAY ST-JÉRÔME SHERBROOKE
MAIL CHAMPLAIN 465-5906 117 ST-JEAN BAPTISTE 698-0141 CINÉMA REX CINÉMA CAPITOL

"Mission", un chef-d'oeuvre mémorable - The Gazette

«Une oeuvre profondément émouvante, "Mission" laisse une impression indélébile»
- Lawrence O'Toole, Macleans Magazine

ROBERT DE NIRO JEREMY IRONS

Dans la jungle sud-américaine, deux hommes apportent la civilisation à une tribu indigène. Et maintenant, après des années de luttes communes, les deux groupes se retrouvent au coeur d'un combat qui les oppose vis-à-vis les espoirs d'indépendance de la tribu. L'un croira dans la puissance de la prière. L'autre fera confiance à la force de son épée!

Meilleur Film Palme d'Or Festival de Cannes

MISSION

VERSION FRANÇAISE

Une présentation spéciale coupons et laissez-passer refusés

CHAMPLAIN
STE-CATHERINE - PAPINEAU 524-1085

CRÉMAZIE
ST-DENIS - CRÉMAZIE 388-4210

FESTIVAL DES FILMS DU MONDE/MONTRÉAL '86

PRIX DU JURY
PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE
MENTION SPÉCIALE/PRESSE CINÉMATOGRAPHIQUE

Seuls le "37.2 LE MATIN" et "LAPUTA" m'ont étonné et fait battre le coeur.
- FRANCO NUOVO JOURNAL DE MONTRÉAL

"Un face à face sentimental, l'un des plus remarquables du Festival de Cannes... Les deux comédiens sont prodigieux. Samy Frey tout particulièrement..."
- QUOTIDIEN DE PARIS

"Un beau film... Frey et Krystyna Janda sont admirablement dirigés."
- SERGE DUSSAULT LA PRESSE

"Avec des performances attrayantes de Samy Frey et Krystyna Janda."
- VARIETY

"Une sorte de scènes de la vie extra conjugale... Samy Frey est si intéressant..."
- MARCEL JEAN, LE DEVOIR

"Un superbe film d'amour et de mensonge..."
- TELERAMA

"Un duo d'acteurs accomplis..."
- BRUCE BALLY GAZETTE

"Un très beau film (...) brillamment interprété."
- FRANCO NUOVO JOURNAL DE MONTRÉAL

KRYSZYNA JANDA et SAMY FREY dans un film de HELMA SANDERS BRAHMS

LAPUTA

scénario HELMA SANDERS BRAHMS Musique MATTHIS MEYER

LE DAUPHIN
BEAUDIEN PRÈS D'IBERVILLE 721-6080

1:30 - 3:30 - 5:30 - 7:30 - 9:30

LE DEVOIR CULTUREL

Le Sacrifice

L'annonce faite à Alexandre

MARCEL JEAN

Le Sacrifice, d'Andrei Tarkovski, commence par un long et superbe plan où Alexandre (Erland Josephson, gigantesque) plante un arbre mort. Personnage terriblement bavard, Alexandre pose ce geste en racontant l'histoire d'un moine orthodoxe qui, à force d'arroser, à chaque jour, à la même heure, un arbre aux racines desséchées, a fini par le faire fleurir. Cette parabole va contre toute vraisemblance, contre toute logique, et Alexandre l'adresse à son petit garçon, un enfant rendu muet par une opération aux cordes vocales et sans regard par un grand chapeau calé sur les yeux.

Cette parabole désigne aussi magnifiquement le cinéma de Tarkovski. Car Tarkovski, contre toute logique, contre toute vraisemblance, arrose de film en film un arbre mort. Tarkovski, obstiné, revient sans cesse à la charge avec sa vision du monde, son obsession du sacré, sa quête de la Vérité. Avec ses films ressemblant à des cérémonies, il instaure un rituel s'opposant au dérisoire du cinéma actuel. Il érige une œuvre folle et magnifique sur le territoire précaire de la foi, une œuvre d'espérance pour l'art et pour le monde.

Tarkovski est seul contre tous les systèmes, seul contre Hollywood et contre Moscou. Il est seul mais il croit, d'une foi inébranlable, en les possibilités du cinéma. C'est pour ça qu'il est probablement, aujourd'hui, le plus grand des cinéastes, et que *Le Sacrifice* est, de toute l'histoire du cinéma, l'un des films marquant.

L'histoire d'Alexandre, c'est celle d'un homme qui ira de la parole à l'acte. Car Tarkovski est incontestablement un cinéaste de l'acte. La parole, pour lui, est légère, volage, sans prise sur le réel. Comme le long discours d'Alexandre qui se perd dans l'espace de cette île nordique, au tout début du *Sacrifice*, la parole a besoin d'être ancrée à la terre par une action. Dans *Nostalghia*, Tarkovski montrait déjà un homme qui, après un discours, s'immolait par le feu. Il montrait aussi un autre homme qui, au péril de sa vie, traversait une piscine en tenant à la main une bougie allumée.

Dans *Le Sacrifice*, le passage à l'acte s'effectue d'abord entre l'attitude d'Alexandre au début du film et le mutisme complet qu'il choisit d'adopter, à la fin, au moment où il accepte de se sacrifier pour le salut de l'humanité. À l'origine de ce changement d'attitude, une crise, une catastrophe, une guerre nucléaire évoquée par le bruit des missiles, un pot de lait qui se brise et un message alarmiste à la télévision. C'est dans les situations extrêmes, dans l'expérience des limites, que l'homme va au bout de lui-même.

Mais le sacrifice d'Alexandre est lui aussi affaire de parole avant d'être affaire d'acte. C'est d'abord une prière faite à Dieu. C'est ensuite une offrande païenne célébrée dans l'union d'Alexandre avec Maria, la prémonitrice sorcière. C'est, enfin, le sacrifice total d'un homme qui renonce à la parole, à la raison et à tous ses biens terrestres.

« Words, words, words », dit Alexandre au début du film, faisant ainsi référence à Hamlet qui, comme lui, fut contraint à passer à l'acte et à se sacrifier. C'est d'ailleurs sous le double signe de Shakespeare et de Dostoïevski — pour la littérature — et sous celui de Léonard de Vinci et des peintres d'icônes — pour la peinture — que se déroule cette tragédie superbe où l'épuisement de la représentation occidentale conduit droit à l'Orient, au Japon, avec ses jardins zen et sa musique dépouillée.

Au sujet de *L'Adoration des mages*, de Léonard de Vinci, sorte de leitmotiv que l'on aperçoit à plusieurs reprises dans le film, je crois à



Deux scènes du film d'Andrei Tarkovski, *Le Sacrifice*, qui prend l'affiche du cinéma Laurier. Dans la photo du bas, assis, le comédien Erland Josephson.



Le Sacrifice.

propos de reprendre ici les mots de Pierre Francastel, déjà cité au sujet du *Sacrifice* par Joël Magny dans *Les Cahiers du cinéma* : « En se détournant des chevaux et des activités guerrières, l'homme se met en situation d'accéder à un autre mode de vie qui, au sens figuré du mot, l'élève (...) Il oppose aux témoins du règne de la violence, à l'âge de fer, les beautés sereines de la nature ». (*La Figure et le lieu*, Denoël) Ces phrases représentent une clé non-négligeable lorsque vient le temps d'interpréter *Le Sacrifice*, œuvre ouverte à une multitude de sens et de lectures.

D'ailleurs, toute cette histoire, cette guerre, cette annonce de la fin du monde, ce sacrifice, tout cela n'est peut-être qu'un rêve. Peut-être n'est-ce aussi que le gigantesque fantasme d'un esprit malade. Peut-être a-t-on raison d'interner Alexandre. Dans cette incertitude se trouve l'une des facettes les plus intéressantes du génie de Tarkovski. Où il n'y a pas de doute, il n'y a pas de foi. Tarkovski, avec Bergman, Zanussi, Godard dans *Je vous salue Marie* et quelques autres tous parmi les meilleurs, a compris que l'un n'allait pas sans l'autre.

De ce doute, Tarkovski fait le corps même de sa mise en scène. Chaque image est fuyante. Rien n'est sûr. Chaque symbole voit les sens tourner autour de lui. C'est là toute la richesse d'un film où le sujet et la forme ne font qu'un. On reconnaît ainsi les chefs-d'œuvre : leur forme n'est applicable à aucun autre sujet et leur sujet ne peut s'exprimer ailleurs que dans cette forme. « Rien ne manque, rien de trop », disait Bresson dans ses *Notes sur le cinématographe*.

Le Sacrifice est d'une telle richesse que je pourrais continuer ainsi pendant des pages et des pages, remplir totalement ce cahier et bien plus encore. Mais ce ne serait souhaitable ni pour vous, ni pour le film. Il ne faut pas tuer toute la magie, fermer la porte aux surprises, aux émotions, à l'envoûtement et aux interprétations. À ce chapitre, rien ne peut remplacer la vision troublante de ce film exigeant. (Au Laurier)

Les Fugitifs est le troisième épisode de la fructueuse collaboration de Gérard Depardieu et Pierre Richard avec le scénariste et réalisateur Francis Veber. Les deux premiers étaient *La Chèvre* et *Les Compères*. À n'en pas douter, *Les Fugitifs* est le plus drôle des trois et promet d'être l'événement de Noël dans les salles francophones.

La situation initiale est tout sim-

plement délirant : Depardieu, auteur de quinze vols de banques, sorti de prison le jour même et fermement décidé à ne plus y retourner, est pris en otage par Richard, chômeur désespéré qui tente maladroitement un hold-up minable. Rapidement, Depardieu résume la psychologie de son ravisseur en affirmant : « T'es un connard, toi ! » Et comme les deux font la paire, le film est lancé avec entrain.

Les gags foisonnent, plusieurs sont de grande qualité, et tout baignerait dans l'huile si ce n'était de la partie destinée à faire « tout public », celle qui cherche laborieusement à nous soutirer les larmes après les rires. Là, c'est moins heureux et infiniment plus convenu. Mais Depardieu et Richard repartent le bal et on se laisse prendre de nouveau avant de retomber dans la guimauve. Ce film-là, quand vous le reverrez en vidéo, parions que vous en sauterez des bouts... (Au Berri)

À lire

Le Renoir intime de Célia Bertin

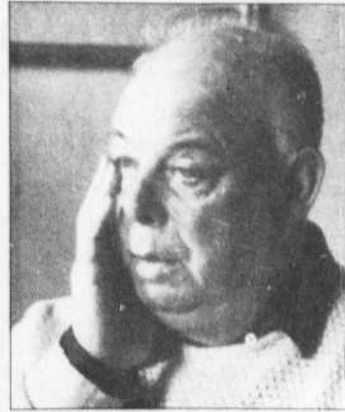
FRANCINE LAURENDEAU

MÊME si vous êtes comme moi trop occupé ces temps-ci pour trouver le temps de vous adonner à ce vice impuni, la lecture, il y a des publications qu'il ne faut pas prendre le risque de laisser passer. Je vous signale donc la parution de deux ouvrages qui devraient figurer dans la bibliothèque de tout cinéophile.

« Dans la semaine entre Noël et le jour de l'An (1978-79), Alexander Sesonske et sa femme Sally vinrent faire une visite. Jean Renoir se sentit fatigué et alla se coucher avec l'aide de Greg. François Truffaut le suivit dans sa chambre et demeura assis en silence auprès de lui. Alexander Sesonske fut impressionné par l'attitude des deux hommes et la chaleureuse affection qui irradiait d'eux. En Inde, Renoir avait été frappé par ces relations silencieuses entre les êtres où les sentiments s'expriment par la seule présence immobile et une sorte d'état de concentration qui permet de saisir l'autre au plus profond de son âme. Sans doute était-ce un adieu qu'échangeaient deux amis, ce soir-là ».

Comment ne pas être touché par ces lignes qui évoquent la profonde amitié entre deux grands réalisateurs disparus ! On a beaucoup écrit sur l'œuvre de Jean Renoir, mais Célia Bertin vient de signer la première véritable biographie de l'auteur de *La Règle du jeu*. Un livre intelligent, attentif et chaleureux qui se lit mieux qu'un roman. Quelques photographies (dont deux portraits de Jean Renoir enfant par son père — dommage qu'ils ne soient pas en couleurs !), une filmographie détaillée, une liste des écrits du cinéaste et un précieux index des noms cités. Un ouvrage essentiel. Signalons que le livre précédé de Célia Bertin, *La dernière Bonaparte*, a été couronné par l'Académie Française. (Aux Éditions Perrin).

Cinéma québécois — Nouveaux courants, nouvelles critiques, c'est le titre du dernier numéro de la revue *Dérives*. Ouverte aux nouvelles pratiques d'écriture, ayant choisi de ne pas se limiter au Québec et aux cultures prédominantes (France, U.S.A.) mais s'intéressant surtout aux cultures « périphé-



Jean Renoir

ques », cette publication québécoise mérite d'être découverte si ce n'est déjà fait (elle existe depuis 1975).

Après des dossiers sur la musique contemporaine latino-américaine, la nouvelle brésilienne, Chahine et le cinéma égyptien, pour ne citer que ces exemples, *Dérives* s'intéresse enfin au cinéma québécois. « Ce numéro, nous présente Michel Larouche, membre du collectif de rédaction, ne présente pas un caractère encyclopédique. Il propose plutôt sept signatures, sept approches différentes d'un cinéma de plus en plus riche et varié ».

On retrouvera au sommaire les noms de Denis Bellemare, professeur de cinéma à l'UQAC, Jean-Daniel Lafond, cinéaste et critique, Marcel Jean, mon collègue du DEVOIR, Michel Larouche, professeur de cinéma à l'Université de Montréal, Patrick Straram le Bison ravi qui n'est plus à présenter, Jocelyn Deschênes, chargé de cours à l'UQAM et Brenda Longfellow, cinéaste et professeur au *Queen's University*.

On aborde notamment les thèmes du cinéma direct, du cinéma expérimental, de l'esthétique qui sous-tend l'œuvre de Gilles Carle et d'André Forcier, de l'écriture féministe de *Journal inachevé*, de Marilu Mallet, et de *Strass Café*, de Léa Pool.

Dans le bref chapitre intitulé *Notes sur le regard de l'autre*, Marcel Jean rappelle l'apport des réalisateurs néo-québécois à notre cinéma, d'Arthur Lamothe, Georges Dufaux et Michel Moreau à Léa Pool et Paul Tana. *Dérives* est en vente dans toutes les bonnes librairies.

Meilleurs Souhaits à Tous!

FESTIVAL

ASTÉRIX LUCKY LUKE

- Asterix le Gaulois
- Asterix et Cléopâtre
- Les douze travaux d'Asterix
- Lucky Luke
- La ballade des Dalton

Parents enfants \$3.00

Le PARISIEN
480 STE CATHERINE O. 866-3856

Grand Prix du Public — Grand Prix des Amériques

37°2

LE MATIN

Jean-Jacques Beineix

BRAVO

ÉLYSÉE
35 MILTON 842-6053

1:45-4:15-7:00-9:20

D'une grande sensibilité

MELO

Un film de Alain Resnais

Avec Sabine Azema, Fanny Ardant, Pierre Arditi

ÉLYSÉE
35 MILTON 842-6053

12:55-3:05-5:15-7:25-9:35

Montand / Depardieu

JEAN de FLORETTE

Le PARISIEN 2:20-4:40-7:00-9:20 Sam Couche tard 11:35
480 STE CATHERINE O. 866-3856

SEAN CONNERY
E MURRAY ABRAHAM

UN FILM DE JEAN-JACQUES ANNAUD

LE NOM DE LA ROSE

Le PARISIEN 480 STE CATHERINE O. 866-3856

VERSAILLES PLACE VERSAILLES 353-7880

PARISIEN 4-VERSAILLES 3 1:45-4:20-7:00-9:35 Sam Couche tard 12:00

La semaine prochaine: les 10 meilleurs films de 1986

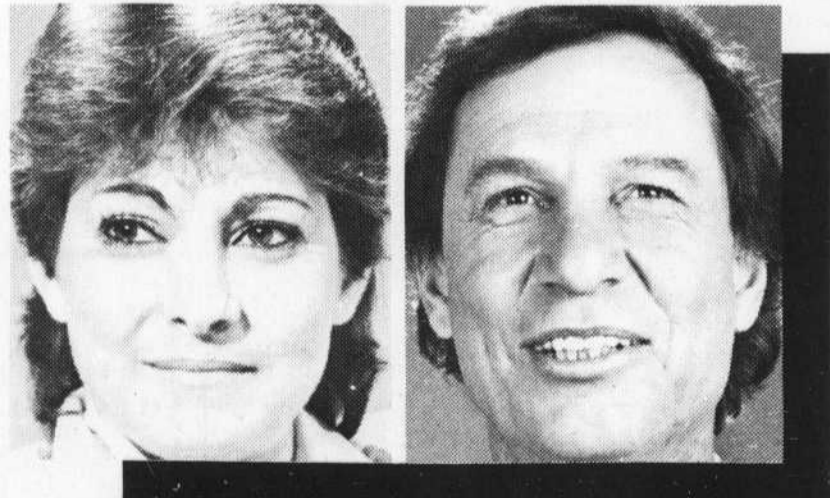
(LE DEVOIR) - Dans la prochaine livraison du DEVOIR CULTUREL, le samedi 3 janvier, dix critiques québécois de cinéma, Marcel Jean, Francine Laurendeau et Nathalie Petrowski du DEVOIR, Patrick Straram, Minou Petrowski des *Belles heures* à Radio-Canada, Gilles Marsolais pour *Vie des arts*, Bernard Boulad de CIBL-FM, Michel Coulombe de *Ciné-Bulles*, Richard Martineau de *Séquences* et Claude Racine de *24 Images* dresseront leurs listes respectives des dix meilleurs films de l'année 1986.

De ces dix listes, le DEVOIR tiendra une liste finale qui devrait donner une bonne idée des films qui, en 1986 au Québec, ont eu le plus d'impact.

De plus, les lecteurs sont invités à faire parvenir au journal leurs propres listes de leurs dix meilleurs films (sortis sur les écrans du Québec en 86), d'ici le 15 janvier, et des abonnements gratuits au DEVOIR seront remis à la suite d'une pige au hasard de quelques-uns de ces envois postaux.

Le journal dressera, alors, la liste des dix meilleurs films de 86, non plus selon les critiques, mais selon les lecteurs du DEVOIR. À vos listes!

Dons d'organes



Trois heures de variétés consacrées aux dons d'organes, avec Jean-Pierre Ferland et Diane Hébert.

UN CADEAU POUR LA VIE

Réalisation: Jacques Cholette
Dimanche 28 décembre, 20h



LE DEVOIR CULTUREL

Arts plastiques en 1986

L'année de la collection russe

GILLES DAIGNEAULT

AU MOMENT de commencer cet exercice traditionnel — et toujours arbitraire — du palmarès des meilleures expositions de l'année, on pense d'abord à la disparition d'Andrée Paradis qui a fait perdre à notre milieu son personnage le plus généreux et le plus attachant. Je me rappelle qu'elle commentait chaque fois ma sélection avec beaucoup de chaleur et d'humour, et je suis sûr qu'elle aurait approuvé mon premier choix de 1986.

À première vue, l'année écoulée a été satisfaisante mais elle est surtout prometteuse, tant à cause de l'ouverture de trois nouvelles galeries d'art contemporain à Montréal que de la percée de quelques autres sur la scène européenne par le biais des foires de Bâle, de Paris et de Cologne.

Cela dit, on doit reconnaître que ce sont encore les *block-busters* qui ont marqué l'année et qu'il peut difficilement en être autrement. Peut-être même faudra-t-il songer un jour à dresser des palmarès différents pour les institutions et pour les galeries commerciales (d'autant qu'il ne sera pas commode pour celles-ci d'affronter prochainement les expositions de Léonard de Vinci, Gauguin ou Degas...)

En attendant, voici, toujours par ordre croissant d'intérêt, les dix plus beaux moments de 1986.

10. Ilana Isehayek chez Yahouda Meir et Monique Régimbald-Zeiber chez Graff (ex-aequo). Un subterfuge pour mentionner une exposition de plus ! Ces deux jeunes artistes, de tempéraments aussi différents que possible, manient avec la même intelligence et la même sensualité la scie à découper, la couleur et l'histoire de l'art pour construire des univers à la fois très personnels et très engageants. Les deux révélations de l'année.

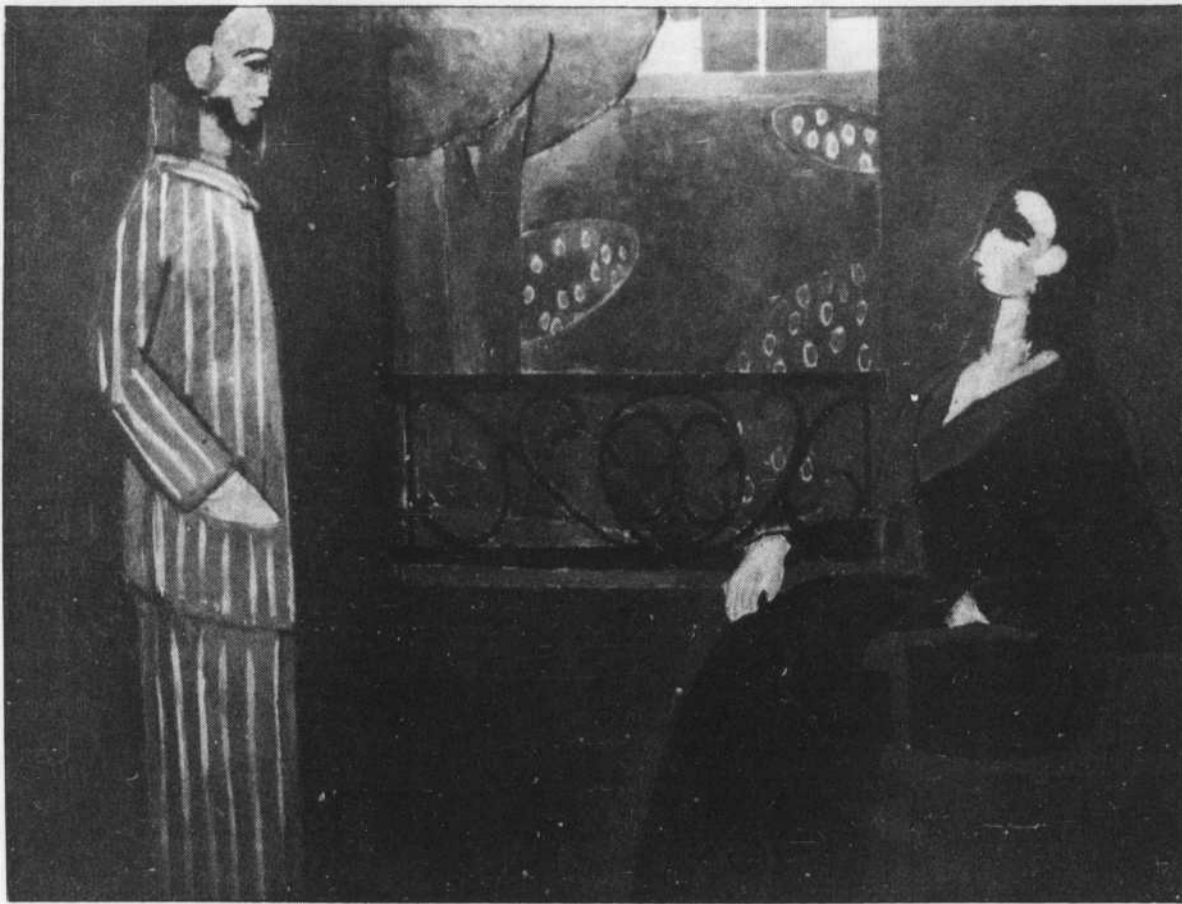
9. Michel Larionov chez Gilles Gheerbrant. À la longue, on a de plus en plus envie d'appliquer à Gheerbrant la fameuse boutade de Picasso : « Je ne cherche pas, je trouve ». Cette année, il avait mis la main sur une quarantaine d'œuvres sur papier de Larionov, le créateur du rayonnisme, et ces incunables de l'art abstrait donnaient — encore une fois ! — à cette pittoresque galerie les allures d'un petit musée d'art moderne.

8. Chine : Trésors et splendeurs au Palais de la civilisation. Certes, il était à peu près impossible de rater son coup avec la qualité exceptionnelle des quelque 200 objets d'art ou d'artisanat — le temps finit souvent par ébranler cette distinction — que les autorités chinoises avaient prêtés au maire Jean Drapeau. Et, malgré l'espace inadéquat de l'ancien pavillon de la France, on n'a pas oublié ni la sérénité des grands guerriers récemment exhumés, ni le linéol émuvant de la princesse Douwan, ni...

7. Miro à Montréal au Musée des beaux-arts. À l'instar de celle de Picasso, notre rencontre de Miro eut lieu sur le mode intimiste mais, la sélection de la Fondation Maeght étant exhaustive pour les périodes concernées, le *jardin* de Miro était plus cohérent et plus fertile en enseignements que celui, plus ambitieux, de son illustre prédécesseur et ami.

6. Graff 1966-1986 au Musée d'art contemporain. Bien sûr, tout le monde a d'abord trouvé sympathique l'idée du MAC de consacrer la plus importante exposition de sa saison au vingtième anniversaire de Graff, mais d'aucuns se demandaient quand même comment les artistes de la galerie allaient relever ce défi de taille. Or, leur prestation — dans des formats inusités pour plusieurs d'entre eux — demeure une des plus heureuses surprises de l'année.

5. Splendeurs du Vatican : Chefs d'œuvre de l'art baroque au Musée des beaux-arts du Canada. Ce « prix de consolation » que le Vatican avait accordé à M. Joseph Martin, alors qu'il était directeur du MBAC, pour atténuer le refus de faire passer par Ottawa la colossale exposition « The Vatican Collections : The Papacy and Art », est devenu un modèle de présentation thématique intelligente et créative entre les mains de la conservatrice Catherine Johnston. Et aussi, pour tous les musées, une leçon magistrale sur l'art de mettre en



valeur les splendeurs de leurs propres collections.

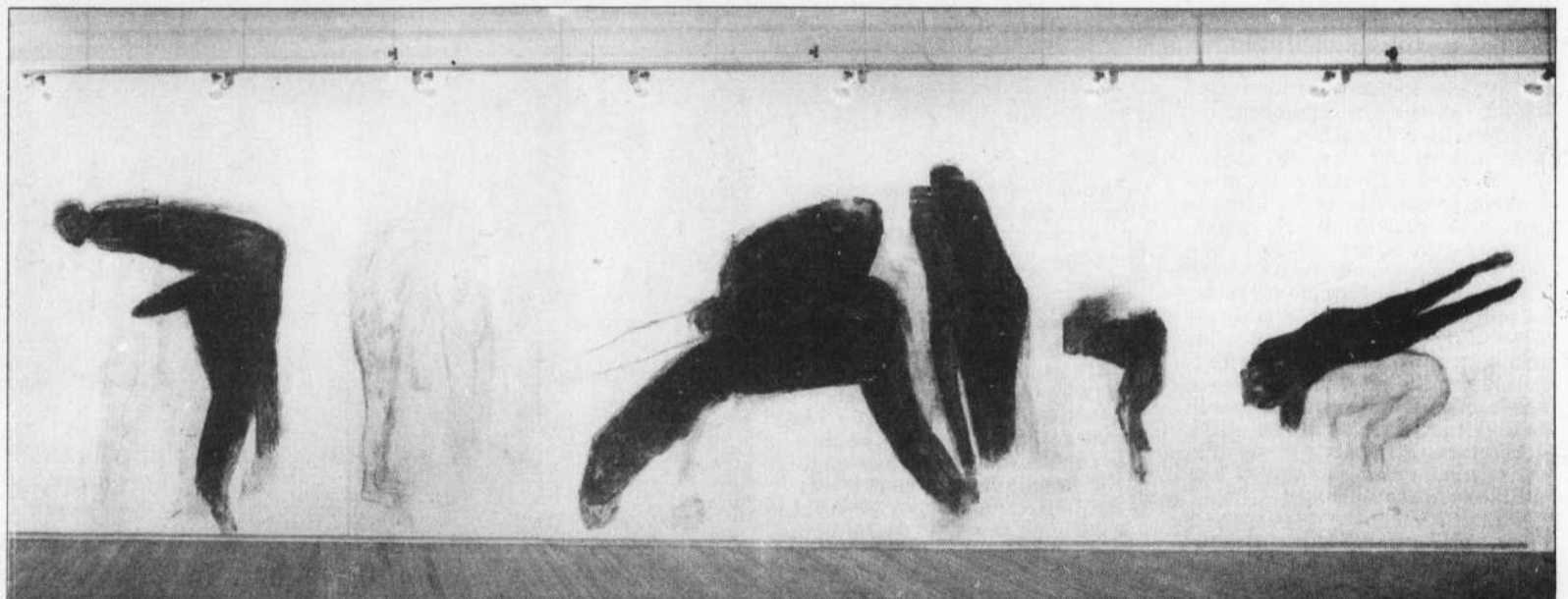
4. Cycle récent et autres indices au Musée d'art contemporain. Eu égard à la qualité des artistes impliqués et à la justesse du concept de la conservatrice France Gascon, cette exposition est loin d'avoir bénéficié de toute la publicité — et de tout l'espace ! — qu'elle méritait. En outre, le MAC a raté ici une belle occasion de confronter les « cycles récents » (particulièrement heureux) de Michel Goulet, Louise Robert et Serge Tousseignant à des productions analogues d'artistes étrangers plus en vue sur la scène internationale.

3. Betty Goodwin chez René Blouin. La moindre manifestation de Betty Goodwin est extrêmement attendue, et pourtant l'artiste ne déçoit jamais. En attendant sa grande exposition qui terminera sa tournée au MBA au début de 1988, la récipiendaire du Prix Borduas 1986 a inauguré avec éclat la nouvelle galerie René Blouin avec son installation la plus subtile et la plus envoûtante à ce jour. Et le plus merveilleux avec Betty Goodwin, c'est qu'on a chaque fois l'impression qu'elle vient à peine d'entreprendre son cycle le plus fructueux.

2. Lumières : perception-projection à la Place du Parc. Même si elle était parfois un peu plus brouillonne qu'*Aurora borealis*, cette deuxième édition des Cent jours d'art contemporain confirmait l'importance capitale de notre jeune Centre international d'art contemporain dans le paysage désolé des salles d'exposition montréalaises. Avec *Lumières...*, le CIAC a grandement augmenté sa « crédibilité internationale », et on est en droit d'espérer le meilleur de son prochain projet intitulé *Stations*.

1. Tableaux de maîtres français impressionnistes et post-impressionnistes de l'Union soviétique au Musée du Québec. *Da, camarades.* Cette présentation inopinée de 40 toiles, réparties sur 40 ans, qui racontaient avec une clarté presque aveuglante la déconstruction d'une réalité — celle du monde extérieur — et la construction d'une autre — celle de la peinture — aura été l'événement de l'année. Rappelons seulement que les huit tableaux de Picasso envoyés par les Russes valaient au moins dix fois tous ceux que nous avons vus à Montréal, en 1985, et que la seule *Conversation* de Matisse méritait largement le voyage à Québec. Par ailleurs, le personnel du MQ, qui a dû travailler dans des délais inimaginables, y a acquis en quelques jours une expertise et une réputation qui risquent de nous valoir d'autres lendemains qui chantent.

De haut en bas, et de gauche à droite, *La conversation* (1909) de Matisse, *Femme* (1969) un bronze de Miro, *Carbon* (1986) de Betty Goodwin, et Ilana Isehayek devant une de ses toiles



De Gaulle: la passion de l'indépendance

Suite de la page 00

mondiale menaçante, le stratège de Gaulle voulait opposer le polycentrisme. Cette conception supposait la collaboration sans sujétion entre les peuples. Partisan du politique d'abord, de Gaulle pensait que les différences de puissance liées au nombre ou aux ressources ne devaient pas se traduire par des inégalités de droit. Il devait, certes, y avoir alliances, mais alliances entre États indépendants, inégaux en pouvoir mais égaux en droit. Les nations, par la préservation de leur identité et de leur indépendance, étaient le meilleur contrepoids à l'équilibre de la terreur. Il n'admettait ainsi de contraintes qu'à partir d'une liberté exercée.

Au nom de cette vision, de Gaulle s'opposa à la conception fédéraliste

de l'Europe parce qu'elle portait atteinte à la souveraineté de la France en créant des organes supranationaux. Il défendit donc la construction d'une Europe des patries, d'une Europe politique confédérale sans pouvoir supranational où chaque État conservait son autonomie décisionnelle et son originalité créatrice. Il s'opposa à l'entrée de la Grande-Bretagne dans le Marché commun parce que les Britanniques ne voulaient pas se dégarer de l'emprise américaine. Il consolida les liens de la France avec l'Allemagne pour freiner les appétits hégémoniques de l'URSS.

Il dégagea la souveraineté française de l'Alliance atlantique pour ne pas être à la remorque des intérêts et de la volonté hégémonique américains.

Refus de l'intégration atlantique,

liberté d'initiative et dissuasion nucléaire, telles sont les composantes doctrinales de sa stratégie militaire. De Gaulle croyait à la nécessité d'une protection spécifique de l'Europe. Il ne voulait pas dépendre, à cet égard, du parapluie américain qui pouvait s'ouvrir ou se refermer selon les aléas de la politique américaine. La France devait donc se doter d'une force de frappe nucléaire pour assurer sa défense et contribuer à la dissuasion. Il était convaincu que, sans le feu nucléaire, les puissances moyennes seraient incapables d'arbitrer les conflits entre les deux Grands. À ses yeux, l'indépendance nationale dans toutes ses dimensions était la meilleure garantie pour la paix mondiale.

L'homme au verbe rugissant a témoigné éloquentement de cette passion de l'indépendance lors de

son voyage au Québec en 1967. Le « Vive le Québec libre » n'a pas été une échappée de discours mais un souffle inspiré par sa conscience historique. La couture accrédite donc la thèse de la préméditation.

Dès 1964, dans un communiqué officiel, de Gaulle avait fait référence au manque de souveraineté des Français du Canada. Avant de s'embarquer sur le *Colbert*, à Brest, n'avait-il pas d'ailleurs déclaré à Xavier Deniau : « On va m'entendre là-bas. Ça va faire des vagues » (p. 515) ? Ainsi fut fait parce qu'il « fallait que ce fut dit » (p. 533). Il récidiva lors de sa conférence de presse du 27 novembre 1967 où il prévoyait l'avènement du Québec au rang d'État souverain. De Gaulle pensait loin, mais peut-être trop loin... Le Québec ne sera pas son seul chagrin.

Galerie Nina Bénard
OEUVRES DE
MAURICE RAYMOND PIERRE GENDRON
LÉON BELLEFLEUR JEAN-PAUL JÉRÔME
«SQUARE BERNARD»
1209, AV. BERNARD,
SUITE 200 OUTREMONT
Nouvel horaire:
Jeu. Ven.: 11h à 21h.
Sam. Dim. 10h à 17h.
FERMÉ Lun. Mar. Mer.
Tél.: 276-7637

MUSÉE McCORD
D'HISTOIRE
CANADIENNE
690, rue Sherbrooke ouest
(metro McGill)
Du merc. au dim. de 11 h à 17 h.
ENTRÉE: 1,00\$
INFORMATION: 392-4778
UN NOËL VICTORIEN
Costumes variés de l'époque victorienne: traditions de Noël.
À voir également: WILLIAM NOTMAN: L'EMPREINTE D'UN
STUDIO — exposition exceptionnelle de photographie du 19e siècle.
L'ÈRE DU CHEVAL AU QUÉBEC — art traditionnel.
Le Musée remercie de leur appui les Musées nationaux du Canada, le ministère des
Affaires culturelles du Québec, le Conseil des arts de la CUM, Alcan et la faculté de
médecine vétérinaire de St-Hyacinthe.